

NOVEMBRE 1891

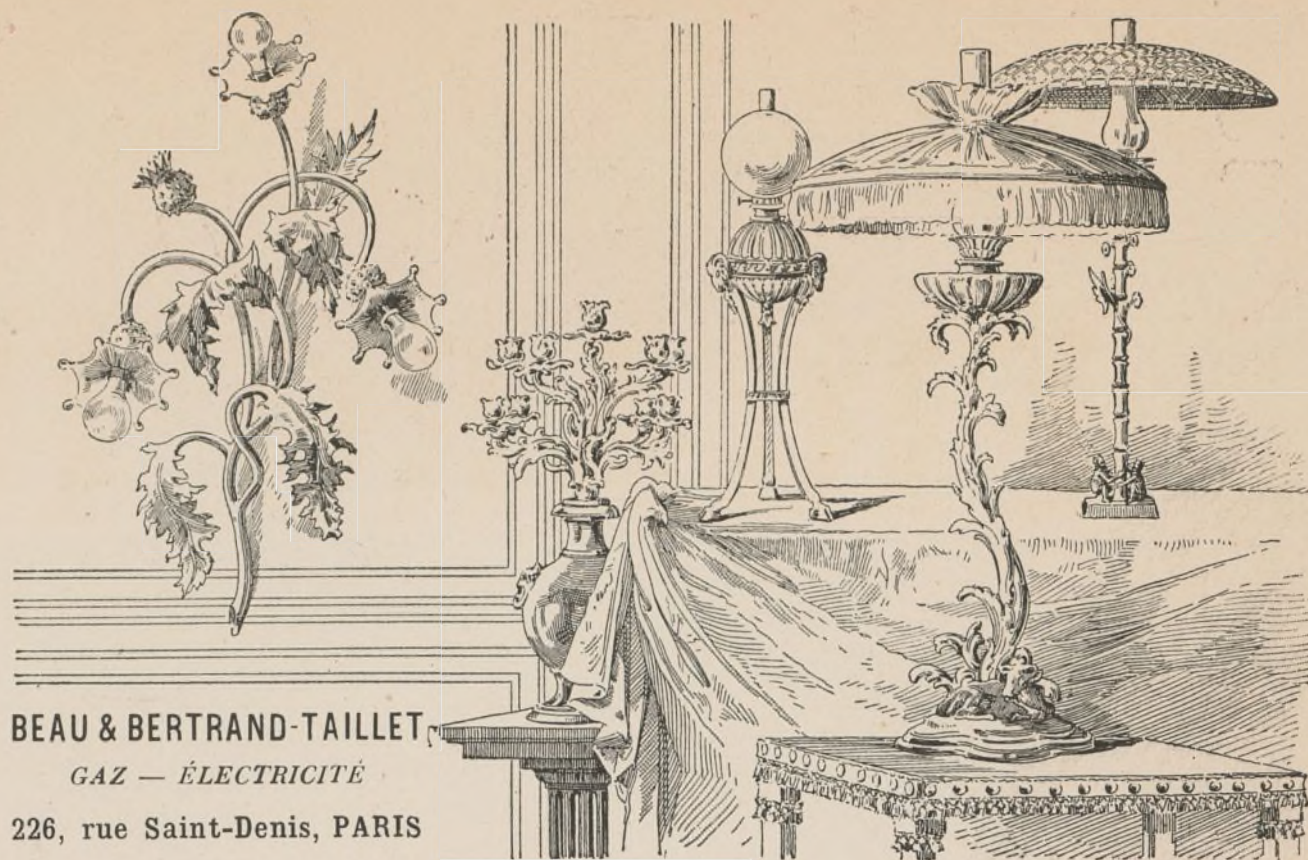
FIGARO ILLUSTRÉ



Ayuntamiento de Madrid



Cabinet de toilette pour un enfant de 3 à 10 ans.
Lotion, Eau de Cologne, Eau dentifrice, brosses, démêloirs, lisssoirs et rubans
Sortant de chez LENTHERIC, 245, rue Saint-Honoré, Paris.



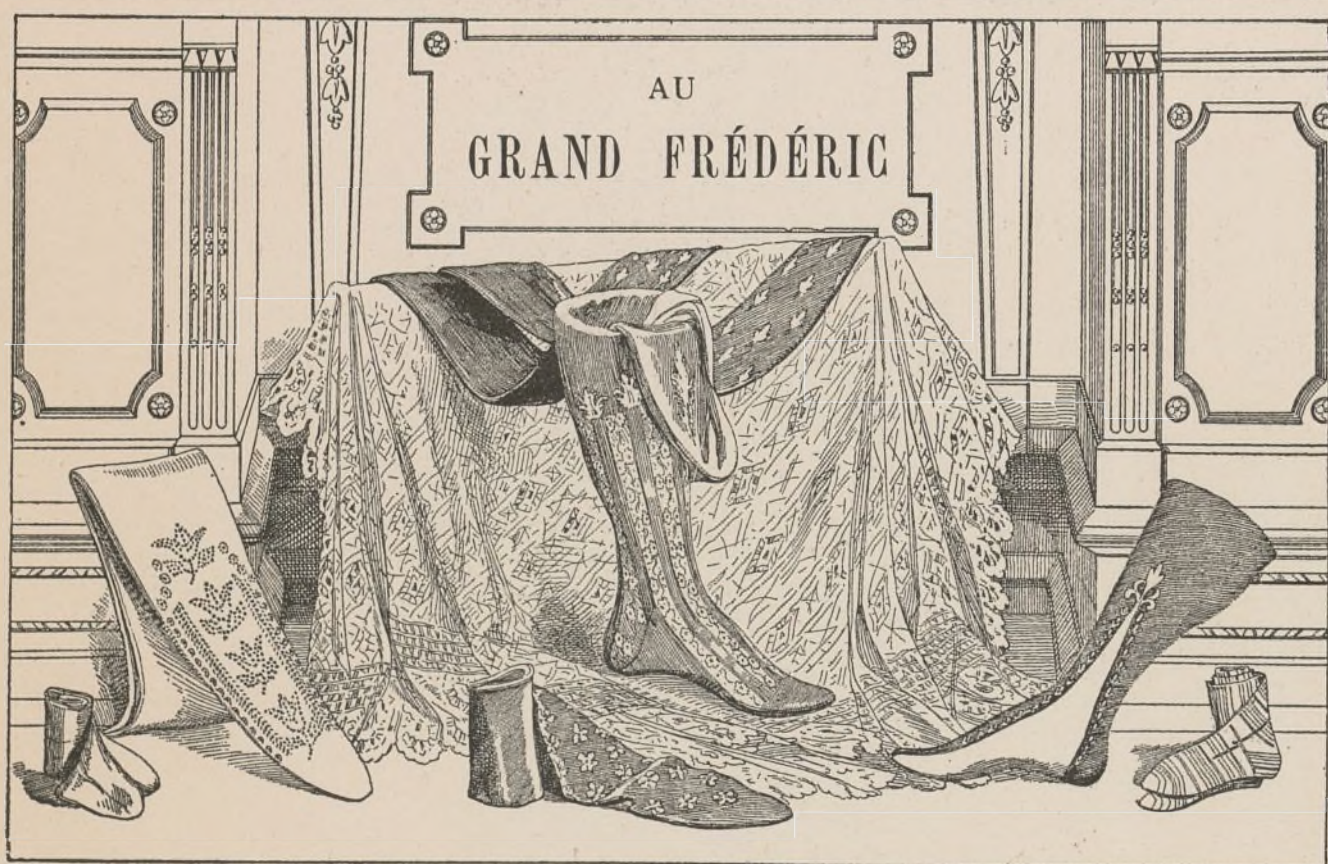
BEAU & BERTRAND-TAILLET
GAZ — ÉLECTRICITÉ
226, rue Saint-Denis, PARIS



Leoty



4, Faubourg Saint-Honoré.



AU
GRAND FRÉDÉRIC

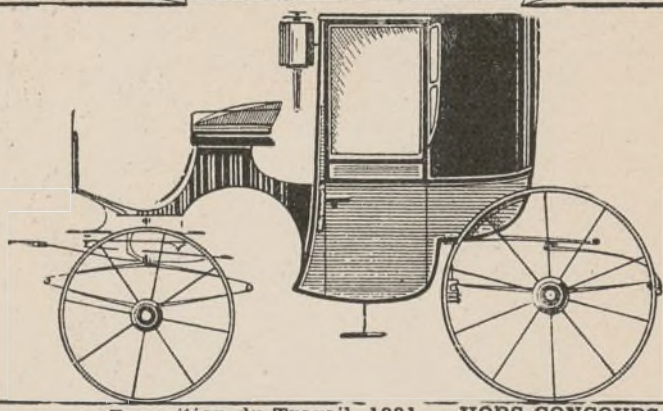
MAGASINS DE BONNETERIE DE LUXE, 5, Faubourg Saint-Honoré.



La plus Grande Manufacture de Voitures
DE LUXE, DEMI-LUXE & DE COMMERCE
La Carrosserie Industrielle

ANC^{NE} MAISON AD. SAMUEL

EXPOSITION INT^{LE} DIPLOME D'HONNEUR PARIS 1890



Exposition du Travail, 1891. — HORS CONCOURS

Compagnie Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ

Une SEULE QUALITÉ (QUALITÉ SUPÉRIEURE)
Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle (300 gr. environ) 6 fr.; petit modèle (150 gr. environ) 3 fr.

Entrepôt général: Avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS



Seule véritable
EAU DE BOTOT
17, Rue de la Paix.

FIGARO ILLUSTRÉ

Novembre 1891



ARRÊTEZ!... PAR JEAN BÉRAUD.

(Tableau appartenant à M. Healey).

Ayuntamiento de Madrid

SOMMAIRE

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

Le galant Jardinier, par G. OUTIN.
Les deux Rivaies, par F.-H. KAEMMERER.

Arrêtez !... par JEAN BÉRAUD.

Le Mois parisien, par LA GRAND'VILLE.

S. Exc. M. de Giers, ministre des affaires étrangères de S. M. l'Empereur de Russie (portrait).

Les Livres, par R. M. — *Explosion d'un Caisson*, par A. PARIS ; *Le Pansement*, par L. MARCHETTI. (*Récits de Guerre*).

La Mode, par C. DE CHANCENAY ; illustrations de L. VALLET.

Les deux Rougets de Montagneau, par HENRI ALLAIS ; illustrations en couleurs de EUGÈNE COURBOIN.

Monsieur Troubadin (deuxième partie), par P. CARO ; illustrations en couleurs de FRAIPONT.

Conte de Noël, paroles de FERDINAND FABRE, musique de DELPHINE UGALDE ; illustrations en couleurs de GUILLAUME DUBUFE fils.

Guillerm Abgrall, par N. QUELLIEN ; illustrations de F.-A. MUENIER.

Les Apparitions et leur constatation scientifique, par CAMILLE FLAMMARION ; illustrations de E. GRASSET.

COUVERTURE : *Le premier Lapin*, par ANDRÉ BROUILLET.

Le Mois Parisien

Les almanachs et le général Boulanger. — *Les erreurs de Nostradamus.* — *Les coulisses du Parlement.* — *Députés anxieux et avocats errants.* — *La nouvelle chambre de la Cour d'appel.* — *Les concerts Lamoureux et Colonne.* — *Emprunts à sensation : le Crédit foncier et l'emprunt Russe.* — *M. de Giers.* — *Les rois d'opérette : Charles de Wurtemberg.*

Le général Boulanger aura sans doute une belle page dans les almanachs qui vont commencer à pleuvoir, annonçant l'hiver et les approches de la nouvelle année. Ce sera la page sentimentale, que mouilleront les larmes des simples. Ils s'attendrissaient sur les infortunes d'Héloïse et d'Abeillard. Ils seront émus par la catastrophe qui a terminé la vie de cet homme que les événements avaient de plus en plus amoindri et qui ne s'est pas résigné à cet amoindrissement.

Les partisans du général, dont beaucoup le considéraient comme mort depuis longtemps, ne paraissent pas autrement émus de sa disparition tragique. Il faut vivre. *Uno avulso, non deficit alter*, comme l'a écrit dans son testament le suicidé d'Ixelles. Il n'y a, qu'on me passe ce jeu de mots, qu'un seul *deficit* dont les partis soient inconsolables : c'est celui de leur caisse.

Le suicide du général a été le triomphe des chiromanciens, devins, tireuses de cartes et autres augures. Ils ont tous déclaré, après coup, qu'ils avaient prévu cette fin violente et que les lignes de la main, non moins que le grand jeu ou le marc de café, étaient d'accord sur ce point.

Je crois me rappeler, cependant, que, durant la vie du général, il n'est pas une devineresse qui ne lui ait annoncé qu'il serait empereur des Français. Nostradamus lui-même avait, par une attention délicate, consacré à Boulanger quelques-unes de ses centurées où le plus royal avenir lui semblait promis sans réserve.

A qui croire, si Nostradamus ne fait plus autorité et, du fond des siècles, se met le doigt dans l'œil.

Octobre est le mois des rentrées et des réouvertures. Rentrée des chambres, rentrée des tribunaux, rentrée des lycées et écoles, réouverture d'une foule de choses, dont les huitres, auxquelles on n'osait pas se fier en septembre, bien que ce mois soit orné d'un r.

Le député rentrant est généralement de mauvaise humeur. Il vient de voir ses électeurs, qui lui ont insinué, sous les formes les plus variées, qu'on ne lui donnait pas vingt-cinq francs par jour pour ne rien faire. Il a été obligé, afin de les calmer, de promettre à chacun d'eux une faveur quelconque, souvent un passe-droit qu'il sait parfaitement ne jamais obtenir et qu'il ne songera même pas à solliciter auprès du ministre compétent.

Cependant, comme il faut qu'il « fasse quelque chose », il se demande de quelle façon il pourra se signaler, sortir de la tourbe des députés muets et des représentants-croupions.

Sur quoi pourrait-il interpellier le gouvernement. Parfois, il le demande au gouvernement lui-même, pareil à ces acteurs qui vont trouver les auteurs en vogue et mendier un bout de rôle.

Bon enfant, le gouvernement lui dit : « Posez-nous telle question, d'une voix menaçante, nous vous répondrons de telle et telle façon et vous vous déclarerez complètement satisfait ».

Cette petite comédie est fréquente et elle est d'un effet excellent sur l'électeur, qui ne connaît pas les coulisses du Parlement et qui est flatté de voir son député interpellier les ministres et faire parler de lui dans les journaux.

La rentrée des tribunaux, en vacances depuis le 15 août, ramène à Paris une foule de touristes intrépides. Autrefois, on ne voyait guère que des familles d'Anglais sur les sommets des Alpes ou des Pyrénées. On y voit aujourd'hui des avocats.

Me X... escalade le Pic du Midi, tandis que Me Y... bondit comme un chamois sur les pentes glacées de la Jungfrau. Il y a même des avocats qui s'envolent jusqu'en Asie ou jusqu'en Amérique.

Me Cléry, retour des Indes, comme les vins généreux, peut raconter ses chasses au tigre à Me Desjardin, retour de Jérusalem.

On a inauguré cette année, après la messe rouge, la nouvelle chambre de la Cour d'appel.

Superbe, cette salle, avec ses hautes boiseries, ses tentures discrètes d'un joli gris-bleu, ses fauteuils de bois sculpté, ses écussons fleurdelisés soutenus par de grandes figures dorées, son riche plafond au milieu duquel on doit fixer une toile de Bonnat.

Je ne pense pas que cette toile soit le portrait de M. Renan, que Bonnat compte exposer au Salon de cette année. J'aimerais cependant à voir, sinon au-dessus des juges, du moins en face d'eux, cette physionomie fine de docteur souriant.

L'expression du visage de M. Renan rappellerait aux juges que l'on peut dire de la plupart des choses humaines : « C'est probable, mais le contraire est probable aussi ».

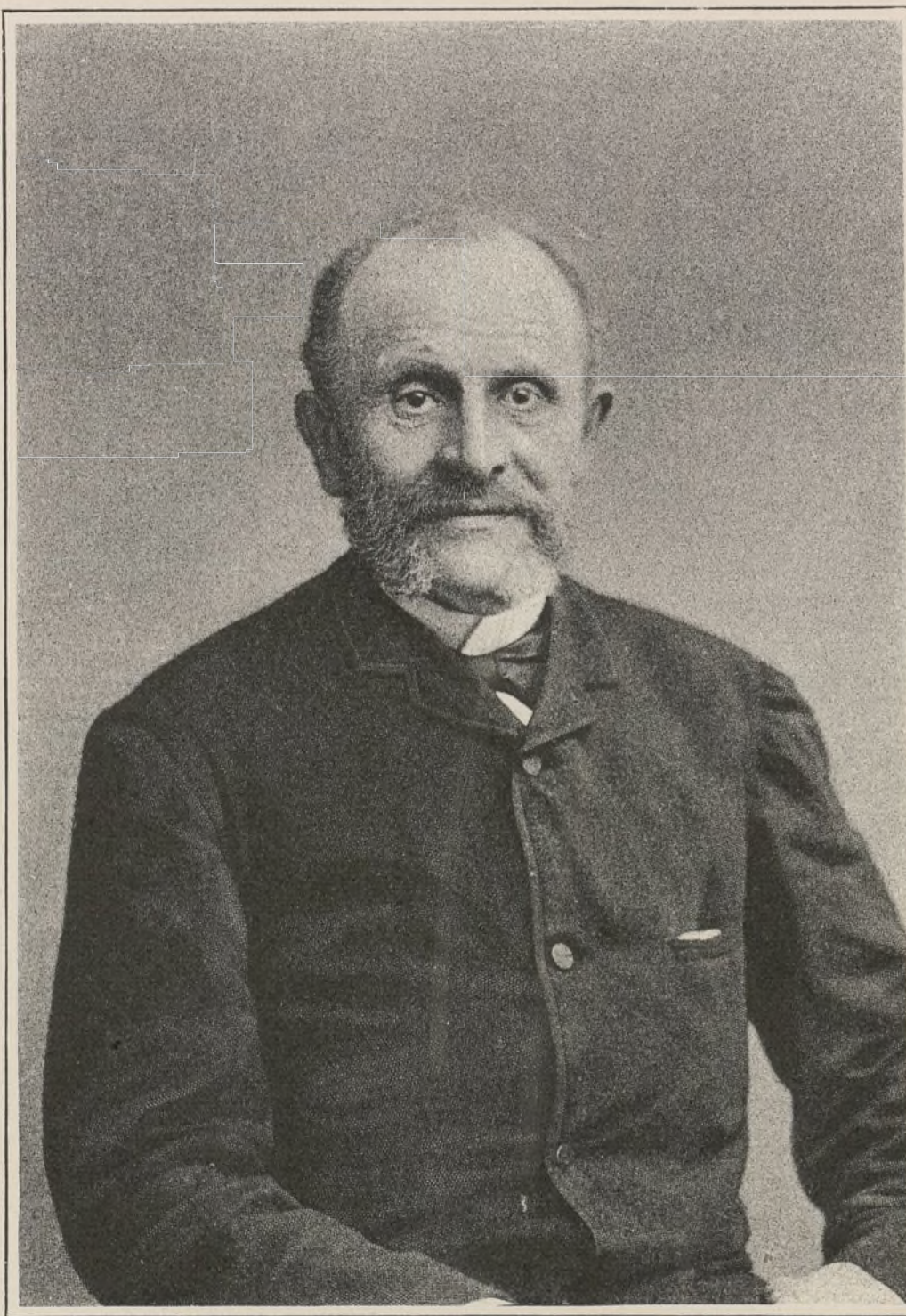
Beaucoup de parisiens attendaient avec impatience la réouverture des concerts. D'abord, le

concert est une institution matrimoniale. La mère y mène sa fille au sortir du couvent et elle dit au jeune homme dont les assiduités ne lui déplaisent pas : « Vous verra-t-on, tel jour, au concert Lamoureux ? » Un jeune homme véritablement épris ne peut se dispenser de répondre par l'affirmative. Il est plus excusable de négliger un peu le concert Colonne, dont le nom est moins suggestif.

Le succès de l'émission du Crédit foncier a été colossal, ainsi que le succès de l'emprunt russe, pour lequel la France a offert à la Russie près de quatre milliards.

Nous donnons ci-contre le portrait de M. de Giers.

On sait que, depuis le traité de Berlin, M. de Giers a été le *deus*



S. E. M. DE GIER, MINISTRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES DE S. M. L'EMPEREUR DE RUSSIE.
(Photographie CZIHAK, de Vienne).

ex machina qui a dirigé la politique extérieure de la Russie. C'est un homme intègre, qui est resté presque pauvre malgré l'accroissement incessant de sa fortune politique.

Il répond victorieusement, à l'heure actuelle, aux accusations de philo germanisme auxquelles il avait été en butte, non sans quelque raison, d'ailleurs, pendant un certain nombre d'années et l'on peut croire que le très grand succès de l'emprunt russe rendra plus vives les sympathies qu'il manifeste maintenant pour la France.

L'Allemagne semble avoir eu la spécialité des rois de féerie et des tyranneaux d'opérette.

Après le duc de Brunswick, après le roi Louis II de Bavière, après quelques autres non moins déséquilibrés, voici Charles II de Wurtemberg qui fait parler de lui après décès et dont les excentricités alimentent la chronique.

Charles II s'était jeté à tête perdue dans le spiritisme et sa grande préoccupation était d'évoquer l'âme de madame de Pompadour en compagnie de deux jeunes américains qu'il avait comblés de dons, de faveurs, de pensions et de croix.

Seulement, pour ces évocations, il se vêtissait uniquement d'une étoile de papier doré qu'il se collait sur le creux de l'estomac.

Louis II de Bavière et le duc de Brunswick étaient plus décents. Ils se bornaient à s'habiller en femmes et à porter des peignoirs roses ou bleus garnis de dentelles.

Il est vrai que Wagner en faisait autant. Une couturière de Vienne, mademoiselle Bertha, lui fournissait des robes de chambre lilas ou jaunes, des justaucorps de satin rose et des chemises de dentelles décolletées et à manches courtes. La folie de Louis II avait gagné l'auteur de *Parsifal*. Il y avait des compensations avec Wagner, qui fut un homme de génie. Il y en eut moins avec les roitelets que l'Europe s'est gardée d'envier aux Etats d'Allemagne.

LA GRAND-VILLE.

Les Livres

S'il est un livre qui appelle l'illustration c'est bien cette œuvre de Ludovic Halévy, qui s'intitule *L'Invasion*.

Jusqu'en 1870 Ludovic Halévy avait été l'homme heureux ; la gaieté, la fraîcheur d'esprit, le sens du comique moderne qu'il possède si naturellement et sans effort en avaient fait le plus sympathique et le plus aimé des écrivains.

Mais lorsque vinrent les mauvais jours, les yeux du rieur se remplirent de larmes et la main qui avait écrit tant de mots joyeux voulut retracer les phases diverses de nos douleurs.

C'est alors que Ludovic Halévy écrivit *L'Invasion*, sous forme de récits recueillis de la bouche des acteurs mêmes du drame multiple qui se déroula depuis Frœschwiller jusqu'à Villersexel.

La maison Boussod, Valadon et Co a repris l'œuvre de Ludovic Halévy, pour en faire le premier volume d'une série illustrée intitulée *Récits de Guerre*.

Les dessins de L. Marchetti et ceux de Alfred Paris, exécutés par les procédés spéciaux de la maison, les uns en noir, les autres en couleurs donnent à l'œuvre de Ludovic Halévy, déjà si vivante, une intensité qui en fait ressortir toutes les valeurs.

L'Invasion formera un volume in-4° de deux cent cinquante pages : chaque page de texte est ornée d'un dessin tiré en noir ; l'illustration comprend en outre vingt-huit planches hors texte en couleurs.

Comme je l'ai dit, *L'Invasion* n'est que le début d'une série qui, après le récit de nos désastres, comprendra celui de nos victoires racontées par des témoins oculaires et illustrées avec le même soin.



Explosion d'un caisson, par ALFRED PARIS (*Récits de Guerre*).

Le défaut d'espace ne nous a pas permis de reproduire ici une des grandes compositions qui enrichissent ce volume : les petits dessins dans le texte que nous donnons, permettront cependant à nos lecteurs de se rendre compte de l'œuvre et des moyens d'exécution employés.

Ce n'est pas, grâce à Dieu, un « gros » roman, ni un roman « fin de siècle », ni un roman psychologique, que nous donne madame

Henry Gréville, sous le titre de *L'Héritière*. C'est une œuvre aimable, vécue dans un milieu élégant et honnête. Le récit en est émouvant



Le Pansement, par L. MARCHETTI (*Récits de Guerre*).

sans brutalité, les coquins n'y triomphent pas, les personnages vous y charment par leur grâce et leur bonté.

Ce livre tiendra brillamment sa place dans la série considérable des œuvres de madame Henry Gréville.

Charpentier et Co viennent de rééditer en un volume de leur format classique, *la Nature chez elle*, et *Ménagerie intime*, de Théophile Gautier. Ces deux œuvres n'existaient plus, pour ainsi dire, en librairie. *La Nature chez elle*, admirable étude descriptive de la vie des hôtes des bois, a été éditée il y a vingt-deux ans, dans le format grand in-quarto, pour accompagner de superbes dessins de Karl Bodmer.

Quant à la *Ménagerie intime*, sa dernière édition est datée de 1869, chez Lemerre. Ils seront lus et relus avec un plaisir infini, par tous ceux qui aiment les bêtes, ces récits de la vie des chats, chiens, chevaux, perroquets, rats blancs et lézards verts qui furent les compagnons du poète et l'aidèrent bien souvent à supporter les ennuis de la vie et les tristesses de la littérature.

M. Paul Foucher, qui avait obtenu un vif succès avec *Monsieur Bienaimé*, ce portrait en pied de l'égoïste, vient de publier une œuvre des plus délicates, malgré la hardiesse de son titre : *Le droit de l'Amant*. Toutes les femmes retrouveront dans cette œuvre, à la fois si spirituelle et si poignante, la peinture des sentiments fiers et tendres, trop souvent dédaignés ou méconnus, qui agitent leurs âmes éprises d'idéal et qui leur procurent de si douces joies ou de si cruelles souffrances. A l'étranger comme en France, le *Droit de l'Amant* produit une impression. M. Iwan Manouilow l'a traduit pour les *Novosti*, de Saint-Petersbourg, où il passionne le public russe.

R. M.

La Mode

J'ai conseillé et je conseillerai toujours aux personnes qui n'ont pas l'intention de se faire faire pendant la saison un grand nombre de toilettes, d'être très circonspectes et de ne pas se fier aux premiers essais lancés par les modistes et les couturiers. Il arrive fort souvent, en effet, que telle ou telle étoffe, telle ou telle forme de chapeaux, telle ou telle babiole préconisées au début de la saison, soient rapidement abandonnées, soit qu'elles aient cessé de plaire, soit qu'elles soient tombées trop vite dans ce que j'appellerai, faute d'une autre expression, « le domaine public ».

Je citerai comme exemple, la ceinture *Miss Helyett* qui était, il faut le reconnaître, une ravissante invention. Eh bien ! à peine était-elle parue que, non seulement dans les magasins de nouveautés, ce qui n'eût été que demi-mal, mais dans les déballages, dans les bazars, on en vendait à bas prix. En peu de temps, elle est devenue si commune que, malgré son élégance, elle est devenue impossible à porter hors de la maison.

Je redoute la même chose pour certaines formes de chapeaux qui viennent de paraître. A peine ont-ils été exposés dans les vitrines de nos modistes en vogue qu'ils ont été copiés et imités. Ce n'est certainement pas la même chose. L'étoffe est moins belle, les matériaux moins bien choisis. Enfin, il y manque ce « coup de main » qui caractérise la bonne faiseuse. Mais, à distance, cela fait illusion et quand aux soirées de l'Elysée-Montmartre, du Moulin-Rouge ou de Bullier, on aura vu le même chapeau sur les têtes de toutes les danseuses de l'endroit, il sera bien difficile à une femme du monde de continuer à le porter.

Donc, si vous ne voulez vous faire faire que deux ou trois chapeaux pour cet hiver, soyez prudentes, chères lectrices, et ne les choisissez que l'un après l'autre, à mesure que la mode s'affirmera.

Si, au contraire, il vous est indifférent d'en acheter une douzaine, ne vous gênez pas, vous en serez quittes pour mettre de côté celui qui ne vous plaira plus et le remplacer par un autre.

Cette profession de foi exposée, je vais maintenant vous décrire quelques-unes des créations nouvelles.

Voici le *trotteur*, la grande fureur du moment. C'est à peu près la forme du canotier. Mais le bord est un peu plus large devant que derrière. Autour, un ruban de couleur claire tranchant sur le sombre du chapeau. Garniture très élancée avec sur le devant, touffe de plumes à la Prince de Galles, c'est-à-dire plantée toute droite.

Le *Petit Duc*, en velours avec fond chiffonné, bordé et couvert de plumes.

Le *Du Barry*, en satin antique noir, doublé de rose. La forme allongée devant.

Le *Robinson*, chapeau de jeune fille en feutre pelucheux olive ou fauve, garni tout autour de nœuds de rubans de même nuance que le chapeau, mais un peu plus claire, avec la coque relevée en l'air, flot de rubans derrière, tombant sur le cou.

Comme capote, la capote *papillon*, très petite, avec le fond en pointe. Le papillon en jais posé sur un transparent de satin bleu, vert ou rouge, formant un bouillonné sur le devant. Le derrière est formé d'une aigrette de plumes noires retenue par un nœud de ruban en satin noir formant les brides qui viennent passer sous le cou et se rattachent par un gros nœud sur la joue gauche.

Enfin un grand nombre de petites toques en velours noir, bleu marine, cuir, olive. Comme garniture, une petite touffe de plumes droites retenue par une boucle en jais, en strasse ou en acier bruni assorti à la couleur.

Comme forme, les robes n'ont pas sensiblement changé. En dépit des fameuses prédictions, elles restent collantes et biaisées derrière. La draperie qu'on avait essayé de lancer n'a pas réussi. La seule modification qu'on ait pu faire, c'est un peu plus d'ampleur dans le bas de la jupe. Les deux lès de derrière coupés en pointe dans le haut, gardent dans le bas toute la largeur de l'étoffe et forment, en tombant, de nombreux plis. Cette augmentation de la largeur est loin d'être disgracieuse et facilite la marche que la *jupe-parapluie* exagérée rendait un peu difficile.

A ce début de saison, le drap se porte toujours beaucoup. J'ai vu, dans un des ateliers les plus réputés de Paris, trois ou quatre toilettes de grand chic que je vais vous décrire :

Toilette en drap noisette, corselet en broderie égyptienne, entouré de queues de zibeline ; la gorge et les manches en velours assorti ; jupe fourreau brodée et ornée de fourrures. Avec cela, longue mante enveloppante avec chasuble découpée sur les épaules, même broderie égyptienne et grand col zibeline.

Robe drap mastic et velours vert. Corselet cuirasse avec ouverte en carré faite de velours bordé de rat musqué et broderies de perles. Jupe plate avec léger mouvement sur les hanches finissant sur un dos en velours.

Pour les visites, le velours va se porter. J'ai vu une très jolie toilette de promenade et visite en velours mille côtes, nuance tourterelle, garnie sur son contour inférieur de petits rouleaux de faille assortie. Le corsage à longs pans devant et courts derrière. La ceinture en faille pareille aux rouleaux, les manches drapées dans le haut avec poignets de faille coulissée ; le col-châle à crans en faille assortie s'ouvre sur un bouffant rose semé de fleurettes bleues. Le chapeau *trotteur* en velours pareil à la jupe.

Pour les toilettes de cérémonie, la soie est redevenue de rigueur. Nous ne pouvons que nous en féliciter à tous les points de vue : d'abord, parce que rien n'est plus joli et ensuite parce que les femmes étaient vraiment coupables d'aller prendre à l'étranger les étoffes de leurs plus belles toilettes, alors qu'elles ont sous la main ces magnifiques soieries qui sont

la richesse et la gloire de notre pays.

Voici la description des deux toilettes dont nous donnons la reproduction :



Grand manteau de velours gris perle, tout bordé de lièvre noir de Russie ; Jaquette de loutre grand col de zibeline argentée ; manchettes formant manchon, en zibeline.

Les fourrures de ces deux toilettes sortent des magasins de P. M. Grünwaldt, 6, rue de la Paix.

CLAIRE DE CHANCENAY.

CHEMINS DE FER PARIS-LYON-MÉDITERRANÉE

Nouveaux services rapides de PARIS à NICE

HIVER 1891-1892

La Compagnie P.-L.-M. vient d'améliorer encore les services qu'elle avait organisés l'hiver dernier pour faciliter l'accès du littoral de la Méditerranée.

Le train de luxe, composé de lits-salons P.-L.-M. et de wagons-lits, qui partait chaque jour à 7 h. du soir de la gare de *Paris-Lyon* pour arriver à Nice le lendemain à 1 h. 58 soir, part, à dater du 3 novembre, à 7 h. 40 du soir de la gare de *Paris-Nord* et arrive à Nice le lendemain à 2 h. 28 du soir.

Le train rapide, composé de voitures de 1^{re} classe seulement, qui partait de la gare de *Paris-Lyon* à 7 h. 15 du soir et arrivait à Nice le lendemain à 4 h. 44 du soir, partira, au prochain service d'hiver, de la gare de *Paris-Lyon* à 8 h. 25 du soir et arrivera à Nice à 4 h. 33 du soir, gagnant ainsi près d'une heure et demie sur le service précédent.

CHEMIN DE FER DU NORD

Services directs entre PARIS et BRUXELLES

Trajet en 5 heures.

Départs de Paris à 8 h. 15 du matin, midi 40, 3 h. 50, 6 h. 20 et 11 h. du soir. Départs de Bruxelles à 7 h. 30 du matin, 1 h. 15, 6 h. 20 du soir et minuit.

Wagon-salon et wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 6 h. 20 du soir et de Bruxelles à 7 h. 30 du matin.

Wagon-restaurant aux trains partant de Paris à 8 h. 15 du matin et de Bruxelles à 6 h. 20 du soir.

Le numéro de Noël du *Figaro illustré*

Le prochain fascicule du *Figaro illustré*, numéro de Noël, paraîtra dans les derniers jours de ce mois.

Il est ainsi composé :

Le Saint-Pleur, par Jean Richepin, illustrations en couleurs de Eugène Grasset ;

Le Mariage de Miquette, par Gyp ; illustrations en couleurs de Albert Lynch ;

L'Ombre de feu Bernard, par René de Pont-Jest ; illustrations en couleurs de F.-H. Kaemmerer ;

Le Général et le Cerf-volant, légende en couleurs de Caran-d'Ache.

Trois grandes primes hors texte en couleurs, mesurant chacune 64 centimètres sur 42 :

En Forêt, par Charles Delort ;

La Balançoire, par François Flameng ;

Les derniers Rebranchements, par Paul Grolleron ;

Et enfin une couverture qui sera un événement : *La Commère de 1892*, par Jean Béraud.

Ce fascicule est servi aux abonnés sans augmentation de prix.

Le prix de vente pour les acheteurs au numéro est de 3 fr. 50 plus 50 centimes pour le port.

S'adresser à M. Hazard, 8, rue de Provence, concessionnaire de la vente.

Tables du « Figaro illustré »

MM. les abonnés recevront gratuitement, avec le fascicule de janvier 1892, les tables des matières contenues dans les douze numéros du *Figaro illustré* mensuel de 1891.

MM. les libraires, ainsi que les acheteurs au numéro qui désireraient recevoir ces tables, sont priés d'adresser leurs demandes avant le 15 novembre, à M. Hazard, 8, rue de Provence, concessionnaire de la vente.

Le prix est de 0 fr. 50.

Les reproductions de tableaux et de dessins publiées par le *Figaro Illustré* sont sa propriété exclusive.

Il est interdit de retirer ces reproductions des fascicules et de les vendre séparément.

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50.

ÉTRANGER, *Union postale* : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, peuvent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. G. HAZARD, 8, rue de Provence, à qui l'on doit également adresser les demandes de fascicules parus.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et C^{ie}, Asnières.



Les deux Rougets de Montagneau

PAR HENRI ALLAIS

VERS huit heures du soir le combat s'était calmé. La nuit tombait. En avant de Rezonville, perpendiculairement à la route de Verdun, les hommes du 93^e, à bout de forces, se couchaient en ligne et s'assoupissaient sur la terre échauffée. En arrière et à gauche, les régiments de la garde s'écroulaient de faim et de fatigue. Une clarté livide bordait l'horizon vers Mars-la-Tour, avec un semis de petits nuages grosseille qui se décoloraient insensiblement. Tout s'éteignait, le jour, la canonnade, le fracas de la lutte. Les rares éclairs des pièces illuminaient le crépuscule de lueurs fusantes dans une fumée rousse.

Montagneau, sergent au 3^e bataillon du 93^e, le vieux Montagneau décoré, médaillé, barbu comme un bouc, s'assit en geignant et consulta son bidon. Depuis le matin il ne décollerait pas. On lui avait changé sa guerre et gâté le métier. Ça n'avait pas de bon sens un pareil hachis au plein soleil d'août, sans gaieté ni entrain. Autour de lui, rien que des mines longues, pas un souffle de ce vent d'enthousiasme qui vous frisait les cheveux en 59, sous le canon autrichien; des obus, encore des obus pleuvant du diable vauvert, un ennemi en tenue noirâtre qui approchait avec des hourras sinistres et réguliers, qui s'aplatissait, tourbillonnait, se cramponnait et revenait à l'attaque plus nombreux et plus froid, un perpétuel mouvement de flux et de reflux, sans avancer d'un mètre. Ce qui l'exaspérait par-dessus tout, c'était cette canailerie prussienne de la crosse en l'air. Ils faisaient mine de se rendre, on s'était avancé sans méfiance, puis à dix pas, vlan, un feu de salve, et il en était resté là des pauvres diables, morts sans savoir comment, tombés les yeux écarquillés par la surprise... « Ah! rosses, rosses, grognait-il, le premier que je pince, je l'étripe, quand même il serait à moitié crevé. » Non, ça n'avait pas de bon sens. Au moins en Italie on s'en payait pour son argent, on se colletait loyalement, de grands cris s'élevaient au ciel, le maréchal, le général, l'Empereur, n'importe qui, en caban blanc, en grosses épaulettes, passait au galop, avec un beau geste, le képi au bout du bras : « Encore un coup de collier, mes enfants ! » Les autres défilaient; vive l'Empereur ! Une victoire de plus. Aujourd'hui il l'avait vu le maréchal, le sien, Canrobert, sur sa grand'bête, la canne sous le bras, des mèches grises flottantes sur le cou, il l'avait vu flairant la poudre avec inquiétude, sans souffler mot; il l'avait vu tout à l'heure croquant un vieux croûton de pain à côté d'eux, mélancolique, et lui, pour se ragaillardir et pour se faire du bien, il cria : « Vivé le maré-

chal ! » ainsi qu'au bon temps d'autrefois; il n'y avait pas eu d'écho. Ah ! la sale guerre, la sale guerre !

Montagneau, rageant et indigné, s'allongea sur l'herbe foulée, la main sur son chassepot, et ferma les yeux. Soudain, sans bouger, il ouvrit à demi les paupières, les plissa, concentrant son attention, et colla plus étroitement son oreille au sol; un roulement cadencé grondait comme un tonnerre lointain.

Il se releva, on n'y voyait plus à deux cents pas. Au près de lui, son lieutenant, M. Balmès, tortillait une cigarette. Il le toucha au bras : « Mon lieutenant, la cavalerie !... » L'officier répondit en haussant les épaules : « Vous êtes fou, et les Prussiens sont éreintés. Avez-vous une allumette, j'ai perdu mon amadou. » Le vieux insista : « Je vous dis que les voilà ! bon Dieu de bon Dieu, je m'y connais peut-être. » Des coups de fusil crépitèrent en avant, sur la ligne des tirailleurs, trouant la nuit de courtes fulgurations; comme un tourbillon passa et s'enfonça dans le noir, un peloton qui hurlait : « 5^e chasseurs » pour éviter les méprises; sur un cheval gris arriva posément le général de brigade; on le distinguait à la pâle lueur incertaine qui persistait dans l'ouest. Il fumait une courte pipe et parlait, les dents serrées. Les dormeurs s'étaient remis sur pied, M. Balmès frappait la pierre de son briquet retrouvé, des rumeurs étranges montaient du fond de Flavigny, et l'angoisse d'un formidable mystère planait sur le régiment silencieux.

Une voix calme et brève retentit : « Clairons, au drapeau ! » La fanfare des cuivres chanta, les tirailleurs haletants se replièrent. La voix reprit : « A mon commandement... » Le peloton des éclaireurs en retraite surgit de l'ombre avec un tapage terrible de ferraille et de hennissements, dans un brouhaha de chevaux emballés, dans une clameur éperdue : « 5^e chasseurs... ne tirez pas... ne tirez pas... » et ils disparurent à l'aile droite du régiment, en carré, dégageant le terrain. « A mon commandement, » répéta le général. Montagneau, le doigt sur la détente, l'œil aux aguets, sifflait un air de bourrée; les rumeurs grandissaient, coupées d'exclamations rauques; subitement, le haut de la pente se garnit d'une muraille mouvante, des trompettes chevrotèrent une chanson grêle. Toute la face du carré tira, des pans de la muraille s'affaissèrent, le reste se rua sur les baïonnettes.

La lune s'était levée sur les bois de Vaux, inondant de sa clarté morte la charge des Allemands. Les uns sabraient dans le

vide, debout sur leurs étriers, d'autres, couchés sur l'encolure, pointaient à bout de bras, d'autres culbutant sur les rangs français, les crevaient; d'autres, leurs bêtes dérobées, filaient renversés sur la croupe, heurtés et bousculés, fauchés en travers par le choc des nouveaux arrivants. On apercevait, aux lueurs éclatantes et rapides de la fusillade, des coins de figures affolées, des bouches ouvertes, des habits rouges, à la lueur morne de la lune, des silhouettes furibondes, des bonds fantastiques, s'aplatissant et s'évanouissant tout d'une pièce. Plusieurs cavaliers déplantés de leurs selles gisaient entre les jambes des troupiers; ceux-là, on les avait lardés au déboulé. Cependant Montagneau se démenait en possédé, lorsqu'il s'avisa que la bourrasque était passée; on ne recevait plus de gens sur la tête, et les lames de sabres ne vous voltigeaient plus sous le nez. Les clairons sonnèrent « cessez le feu », des coups isolés claquèrent encore; là-bas, à gauche, la trombe, déviée par la résistance du régiment, se fracassait sur les camarades de la garde. Le vieux se tâta, et pour la seconde fois consulta en vain son bidon vide. M. Balmès, s'approchant, fit un appel sommaire de ses hommes. Ceux-ci, ahuris par l'alerte et stupéfaits d'être en vie après une aussi épouvantable bagarre, répondaient à peine. Il en manquait peu. Sauf quelques têtes cassées sous le képi, et pas mal de bras tailladés, on en était quitte pour la peur; c'est à peine si maintenant on entendait des galopades invisibles qui redescendaient vers Flavigny.

« Faudrait pourtant savoir à qui on a eu affaire, et qu'est-ce qu'on a démoli, remarqua le sergent, y en a-t-il de vous autres qui en aient pincé un ? »

— Voilà, répondit un homme, je tiens le mien par la patte... » Et il s'avança, traînant à grand-peine quelque chose qui râclait durement le sol. Vingt troupiers se penchèrent, on distingua un gros gaillard, la tête fracassée, vêtu d'un dolman écarlate à tresses blanches.

« Houzards de Ziethen, prononça l'officier.

— Il y en a des tas, reprit Montagneau... tenez, en voilà deux, là tout près... Ah ! mais ils ne sont pas morts, les rosses; je vais leur régler leur compte moi, puisqu'ils remuent, d'abord je me le suis juré... »

M. Balmès s'écria : « Mais je vous le défends, malheureux... »

— Puisque je me le suis juré, mon lieutenant, à cause des crosses en l'air de ce matin; allez, allez, c'est pain bénit...

— Je vous le défends, c'est honteux; si vous bougez je vous casse la figure...

— Ça suffit, grogna le sergent, j'y vais en douceur alors... Mais si ce n'est pas malheureux, tout de même... enfin !... Durdent, aide-moi... »

Et, saisissant un de ces houzards aux a'sselles, il le dégagait de sous son cheval. Le Prussien rampa sur les mains et les genoux. Montagneau lui allongea un coup de pied plus bas que



la giberne : « Hop, debout, sale gibier ! » L'officier sacra en gesticulant. « C'est bon, c'est bon, marmota le vieux, on va mettre des gants... debout que je te dis... »

— A l'autre, ordonna le lieutenant. »

Montagneau empoigna le second cavalier par le collet de sa veste et le secoua, Durdent lui prêta la main. Le houzard, débarrassé de son cheval qui lui écrasait la jambe, se traîna deux pas et retomba. « Celui-là, il n'y a pas besoin de le finir, déclara le sergent, il m'a l'air claqué.

— Apportez-le et amenez son camarade, » commanda M. Balmès. Les deux prisonniers furent conduits dans les rangs, le prétendu moribond était sans blessures, ainsi que son compagnon, et tous deux, moulus par leur chute, s'assirent en geignant. Montagneau les voyant bien vivants bougonnait : « Il me faut leur peau, il me la faut... je l'aurai. »

Une voix perçante s'éleva « Garde à vous... sections à gauche... » et le régiment, rompant le carré, se porta en arrière avec sa division jusqu'à des boqueteaux qui longeaient la voie romaine, à hauteur de Gravelotte. Les soldats, épuisés, marchaient en troupeau, la bagarre de tout à l'heure les avait achevés. Quand ils s'arrêtèrent, exténués de faim, de soif et d'émotions, c'est à peine si quelques-uns eurent le courage d'allumer des feux. Le vieux n'y manqua pas. En surveillant ses deux « rougets », comme il les appelait, il entretenait son maigre brasier pendant que les corvées randonnaient vers Rezonville et Villers-au-Bois pour trouver pâture. La nuit était fraîche, les rougets claquaient des



dents et grelotaient la fièvre, Montagneau frappait mélancoliquement du doigt son bidon vide, en rêvant aux voies et moyens de le remplir. L'un des houzards, pour l'amadouer, lui tendit sa gourde à laquelle on n'avait pas pris garde. Le sergent la lui arracha des mains en murmurant pour unique remerciement : « Il s'en ferait du mal, le canaillon. » Les corvées rentrèrent, rapportant des vivres baroques, deux poulets étiques, un chat crevé et quatre livres de prunes, découvertes dans une ferme en ruines. Pendant que les poulets, à peu près vidés et plumés, passaient dans la marmite avec du biscuit de distribution, on mangea les prunes, et c'était un jeu délicieux que de bombarder les rougets avec des noyaux, mais les rougets montrèrent une longanimité résignée, et les noyaux des quatre livres de prunes y passèrent sans que les prisonniers fissent mine de se mettre en colère. Le chat crevé ne trouvant pas d'amateurs, on le leur jeta. Un des prisonniers le ramassa et le tint gravement sous son bras, comme un paquet, alors la compagnie recouvra sa belle humeur et lança des projectiles variés à ses pensionnaires, au risque de les éborgner, sans méchanceté, histoire de rire et de se payer leurs têtes; Montagneau fourrait sous la marmite des brassées de brindilles, le bois craquait dans la flamme, deux gars natifs d'Anjou entonnèrent une complainte, ils alternaient, chantant la caille dans les chaumes, la douceur des soirs, la « douceur angevine » de Du Bellay, et c'était triste. Le sergent se dressa, criant : « La garde... vive la garde ! » A la lueur lugubre que dégageaient les feux, passa une longue colonne précédée d'un officier à cheval, le front entouré de linges. Ils défilaient solidement et gravement, et quand, sortis de la zone d'éclairage du bivouac, la lune les argentait, ils semblaient des fantômes. Le vieux hurla : « Les voltigeurs !... » et empoignant les houzards à la cravate : « C'est les voltigeurs que je vous dis, ils en ont fichu bas des rougets de votre espèce... ah ! oui, pour sûr... »

Lorsqu'il fut probable que le « fricot » était à point, on se resserra, on se tassa, le sergent présida à une équitable répartition. Les prisonniers se rapprochèrent aussi, ils jetaient sur la ratatouille des yeux dévorants, sans oser réclamer, la flamme miroitait sur leurs faces souffrantes. Quelqu'un proposa de faire leur part, un murmure approuvateur accompagna la proposition. Montagneau se rebiffa : « Qu'ils crèvent, je défends qu'on leur fiche rien... d'abord ils m'appartiennent et je les dresserai à ma façon. » Les pauvres diables, à jeun depuis l'aube, comprirent que leur muette requête et la prière de leur protecteur étaient repoussées, ils se consultèrent à voix basse, examinèrent le chat crevé, le lancèrent au loin et s'étendirent l'un contre l'autre sur la terre. Leur gourde passait de main en main, et Montagneau

racontait ses aventures de Magenta pour se donner des illusions de victoire.

Au fin matin, le sergent s'éveilla couvert de rosée. Une fraîcheur aiguë le pénétrait jusqu'aux os. Une brume rose s'étalait vers Gravelotte; il toussa, cracha et chercha ses prisonniers. Il les vit accroupis près des tisons de la veille, un filet de fumée montait droit dans le ciel perlé. Un roulement lointain, ininterrompu, grondait dans la plaine, peu à peu les silhouettes des sentinelles sortaient du brouillard. Le vieux pensa tout de suite au café et s'avança vers le feu. Les houzards se levèrent respectueusement, ils titubaient, et le vieil enragé demeura bouche bée à leur aspect de martyrs. Leurs figures étaient grises, leurs yeux mourants, un masque de douleur creusait leur peau, et les gros mots qu'il leur destinait lui restant au gosier, il bégaya : « Bon Dieu de bon Dieu, c'est des hommes comme nous, pourtant. » Et poliment : « Repos, asseyez-vous mes garçons. » Les autres échangèrent un regard surpris à cette douceur de langage inaccoutumée; ils considérèrent leur maître avec un mélange de crainte et d'espoir, et demeurèrent debout, piétinant à longs intervalles dans l'herbe humide, enfin l'un d'eux prononça timidement : « Café, morgen café... bon... » L'autre attendait, aussi piteux qu'un chien battu. « Morgen café... ça va bien, je comprends; il a raison cet animal-là... Dis donc, si tu en veux, du morgen café, il faudrait... » Et il fit geste de mettre du bois au feu. « Gleich, gleich, » répondit le Prussien, et il courut clopin-clopant vers la lisière des boqueteaux. Montagneau ébaucha un mouvement d'autorité pour le retenir, mais le rouget ne songeait pas à se sauver; il ramassait prestement des broussailles et revint très glorieux. Il posa sa récolte sur les charbons refroidis, tira de sa poche un journal et des allumettes, en un clin d'œil la flambée ronfla. « C'est bien, grogna le sergent, et haussant le ton comme s'il avait eu affaire à des sourds, il s'égosilla : « Chauffez-vous, non d'un chien, je vous le permets. — Ia, ia, répétaient les prisonniers, discernant vaguement les bonnes dispositions de leur seigneur et maître, ia, ia, morgen café, bon bon... » Et le moins bavard des deux, soudain attendri et dégelé, ajouta : « Oh! bon pâpâ... oh! bon pâpâ! » Le vieux s'esclaffa à cette qualification paternelle, il allongea une grande claque amicale sur les épaules de l'Allemand qui la reçut avec reconnaissance et componction.

Le jour grandissait, du pêle-mêle des dormeurs sortaient des bras et des jambes qui s'étiraient avec accompagnement de jurons, les troupiers se levaient un à un, ils frottaient leurs canons de fusil et leurs baïonnettes avec des chiffons gras. Des corvées furent à l'eau qui n'était pas loin, bientôt la marmite bouillota, les houzards surveillaient le feu avec une conviction de vestales, ils se dressèrent graves, raides et corrects, en apercevant M. Balmès : « On partira dans vingt minutes, dit-il, dépêchez-vous... Qu'est-ce que nous allons faire de ces gail-lards-là ?

— Ils ne sont pas gênants, répliqua Montagneau, je m'en charge, ne vous en préoccupez pas, mon lieutenant, ça vaut mieux que ça n'en a l'air, tout de même. Pas vrai mes agneaux?... Café, bon morgen café, hein ? »

L'officier s'en fut, haussant les épaules.

On se partagea la popote, les hommes affamés et reposés blaguaient les prisonniers, sans méchanceté ni malice. Ils leur avaient donné deux quarts débordants, du biscuit et du sucre; quand les rougets eurent lampé leurs portions, ils se précipitèrent vers une murette, rincèrent les tasses, les essuyèrent, les rendirent en saluant, puis extrayant de leurs sabretaches du tabac en buches et de longues pipes brisées en plusieurs morceaux, ils firent une moue désappointée et réjouissante. Montagneau, plié en deux à force de rire, se tapait sur les cuisses et bredouillait, dans la joie de son âme : « Voilà qu'ils ont cassé leur pipe... n'y a pas à dire, ils l'ont cassée... » Et il reprit : « Allons vous autres, y a-t-il une bouffarde en trop perçu à leur donner ? » Bientôt les Allemands fumèrent pour la première fois de leur vie la pipe en racine, avec une parfaite béatitude.

Toute la matinée on marcha sur Verneville à travers bois. Le bruit s'était répandu qu'on battait en retraite au lieu de pousser

de l'avant, et une honte instinctive troublait la longue colonne. On commença de regarder de travers les prisonniers qui suivaient le mouvement en philosophes, le sergent à leur gauche. Ils portaient chacun deux sacs, parmi lesquels celui de Montagneau qu'ils s'étaient disputé. Le vieux essaya de savoir leurs noms, mais il y renonça, ses hurlements en patois nègre n'obtenant que de calmes réponses indéfiniment variées. Il prit le parti de les numéroter : Une et Deusse; ils avaient fini par répondre sans hésitation quand le vieux appelait : « Pfuit... ici Deusse... ici Une... » la compagnie en oublia ses préoccupations et sa rancune, d'un bout à l'autre c'étaient des sifflements : « Pfuit... ici vite... tout beau... Une, Deusse. » Eux riaient bon-nasement, consultaient leur maître du regard et filaient, malgré le poids des sacs, portant d'ici, de là, des paquets de tabac ou du papier à cigarettes. Les autres compagnies les appelaient aussi, mais bien dressés, ils ne tournaient même pas la tête; la 4^e du 3^e était toute fière de les posséder à elle seule.

Deusse avait un grand mal au pied, sa botte lui mordait le talon, il courait en boitant avec de sourdes plaintes, et comme il paraissait souffrir, l'envie reprit de le taquiner, on trouvait très amusant de le faire trotter plus souvent qu'à son tour pour se régaler de son allure grotesque et de ses grimaces. Montagneau et sa section entrèrent dans une colère folle, ils obligèrent les propriétaires des sacs chargés sur le rouget à les reprendre, on se chamailla, finalement sur la lisière des genivaux le vieux coupa un bâton qu'il donna au blessé.

A onze heures, on s'arrêta à Verneville, près du château. Sur la gauche, des mitrailleuses très éloignées crépitaient. Les tronçons des divers corps se ressoudaient dans le village. On cassa une croûte, et Deusse ôta de sa botte son pied endolori. Une le contemplant très triste et le réconfortait de son mieux, effrayé à la pensée de continuer seul sa route, perdu au milieu de cette armée, et ces deux houzards rouges parmi les lignards excitaient la curiosité des allants et venants, on faisait cercle, une légitime considération rejaillissait sur Montagneau qui exhibait ses rougets comme à la foire. Il disait : « Vous savez, c'est à moi ces gars-là, je les ai dressés un peu chiquement. » Pour mieux affirmer ses droits de propriété et les consacrer, il se transforma en garde-malade. Il oignit la plaie vive du prisonnier avec un bout de chandelle, et tail-



lant artistement à même le cuir de la botte, il y découpait une ouverture circulaire à l'endroit où elle mordait : « Là, fit-il, content de son ouvrage, chausse-moi ça maintenant. » L'estropié lui prit la main, le vieux ne la retira pas, et aux remer-



ciements baragouinés par Deusse, il se sentit ému. « Eh bien quoi ! balbutia-t-il, es-tu pas un homme aussi ? Décidément c'est trop bête de s'entretuer sans savoir pourquoi... » Autour de lui on approuva, et, sans raison, sans plus de raison qu'il n'y en avait hier de taquiner et de torturer les rougets, les troupiers furent saisis d'une commisération attendrie, un peu bête ; l'un d'eux voulait absolument donner au Prussien ses souliers de rechange, un autre prétendit partager avec lui l'eau-de-vie de son bidon, un troisième lui offrait du tabac fin ; la contagion gagnait. Montagneau dut s'interposer pour arrêter ce déchaînement de grandeur d'âme. Au fond il était jaloux de son monopole, et on était en train de lui filouter ses rougets. Ceux-ci commençaient à perdre de leur crainte révérentielle, ils montraient le sergent du doigt en répétant : « Bon pâpâ... bon pâpâ... » L'assistance en délire clamait sur tous les tons : « Eh ! bon pâpâ... ohé. » Le vieux Montagneau riait aussi, enchanté de l'importance de son rôle de cornac.

A deux heures on repartit dans la direction du nord-ouest, en longeant de grands bois. Les rougets de Montagneau marchaient allègrement, Deusse ne boitait plus. Trouvant lourde leur charge de sacs, ils s'étaient sans façon soulagés de la moitié ; personne ne s'en offensa, on se contentait de blaguer : « Ah ! les rossards, ils la connaissent dans les coins. » Puis on leur apprit à jurer en français, et toutes les ordures possibles de corps de garde. Ils écorchaient l'argot à plaisir et semblaient s'amuser plus encore que leurs vainqueurs. A chaque pause, de nouveaux amis se révélaient, c'était une mode, un sport, on ne pouvait plus se passer d'eux. A quatre heures ils ne portaient plus de sac et lam-paient à tous les bidons, on les appelait : « Ma vieille branche, mon vieux colo, » et ils faisaient leur choix entre tant de camarades, conservant néanmoins pour le sergent une sorte de considération mi-familiale, mi-protectrice.

A la nuit, on franchit la route de Briey, ils titubaient légèrement, non plus de fatigue, et psalmodiaient de vieux lieds monotones. La section de Montagneau et le sergent lui-même avaient tellement fraternisé avec eux que des protestations affectueuses et rudes s'échangeaient, assez incohérentes, faute de pouvoir se comprendre, entre les lignards allumés et leurs captifs ; or, comme elles se terminaient par de bonnes claques sur le ventre, il n'y avait pas à s'y tromper : c'était à la vie, à la mort. Derrière Saint-Privat on s'arrêta. Les compagnies s'éparpillèrent, en quête de mangeaille, et les houzards furent de la fête. Grâce à leur flair national, ils découvrirent des pommes de terre, et la randonnée échevelée, dans une demi-ivresse, invisible aux officiers, dura longtemps, à la débandade.

Quelle noce mes amis ! Les bidons n'étaient pas vides, et les patates cuites sous la cendre chaude des feux remplissaient les estomacs comme du mortier. Quelle noce ! Ils s'empiffraient tous, tous, les petits lignards attendris et benêts qui s'étaient conduits en héros la veille, ils bâfraient, les rougets, à bouchées d'ogres. Montagneau, gonflé à crever, contait qu'à Magenta il avait dressé trois Autrichiens, oui, trois...

Un tintamarre coupa son discours, et un piquet de gendarmes à cheval, en manteaux sombres, à doublure écarlate, s'arrêta à dix pas. Le brigadier s'avança et dit : « Salut la société, l'adjudant-major m'envoie rapport aux prisonniers qu'il faut mener au quartier général. » Montagneau se leva très digne et réfléchit une seconde, enfin il parla en pesant ses mots : « Les rougets c'est à nous... C'est notre bien, quoi ? et puis c'est nos amis... Pas vrai, vous autres ?... »

Vingt hommes approuvèrent bruyamment. Le brigadier haussa la main, ramassant sa bête. Le vieux continua : « C'est nos amis... d'abord c'est nous qui les avons cueillis, alors vous ne les aurez pas... hein, c'est entendu ? »

Le brigadier, sans bouger, prononça : « Avancez. » Les chevaux du piquet, rassemblés par à-coups, s'enlevèrent et s'ébrouèrent bruyamment. La flamme éclairait les silhouettes énormes des cavaliers, un mauvais murmure de révolte gronda autour du feu. Le brigadier reprit sans se fâcher le moins du monde : « Vous n'allez pas les faire monter en épingle peut-être... Au trot, enlevez-moi cette racaille-là. »

— Racaille toi-même, tonna le sergent. Ah ! vilain cognard, tu nous embêtes... Attends un peu. »

Les troupiers s'étaient dressés, menaçants ; ils protégeaient les deux Allemands. Quelqu'un cria : « Tapons dessus s'ils veulent nous les prendre. » Les gendarmes foncèrent, lents et irrésistibles sur les lignards, les disjoignirent, les culbutèrent, deux poignes solides attrapèrent les prisonniers ahuris, et lorsque Montagneau, chaviré par l'abordage, se releva non sans peine, à cause aussi des toasts fraternels, le piquet était loin, et les sabots des chevaux résonnaient, assourdis dans la nuit.

Autour du feu, les troupiers rassemblés et déjà indifférents pelaient leurs pommes de terre, le clairon, tétant une gourde, déclara en s'essuyant les lèvres : « Tiens, c'est la bouteille aux rougets... quel malheur qu'on n'en ait pas démolie plus de ces sales bêtes-là ! »

HENRI ALLAIS.

(Illustrations de Eugène Courboin).

PIERRE OUTIN



(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.)

LE GALANT JARDINIER

Ayuntamiento de Madrid

MONSIEUR TROUBADIN

PAR P. CARO

— Deuxième Partie (*) —

JE m'attendais à ce que M. Troubadin, le lendemain, fit valoir son zèle, son dévouement pour Ninette... il n'en fut rien. M. Troubadin garda modestement le silence, et nous n'eûmes guère le loisir de nous en étonner. En effet, au moment où nous nous disposions à partir, vers sept heures du matin et, qu'installés déjà, ma sœur, mes frères et moi avec grand-père, dans le vaste cabriolet à six places, nous n'attendions plus que ma mère, elle nous fit dire que Luce venait de se trouver subitement malade et qu'elle ne pouvait la quitter en cet état.

Ce fut une consternation. Lili, toujours tendre et dévouée, courut offrir ses services que, du reste, l'on n'accepta pas. Luce avait une fièvre ardente, se plaignait de courbature et son agitation, ses paroles incohérentes faisaient craindre une grande maladie. Il nous fallut partir sans notre mère qui ne voulut pas laisser sa maison dans ce désarroi et préféra rester avec le baby. Cet incident désorganisait, au dernier moment, la partie projetée et pesa tout le jour sur notre joie qui, sans cela, eût été parfaite, car le temps fut radieux, malgré la saison ; nous étions à la mi-octobre, la rentrée des classes s'étant trouvée retardée cette année-là par suite de je ne sais quelle épidémie.

Nous avions hâte d'apprendre ce que le médecin augurait de la pauvre Luce que nous aimions beaucoup pour son intarissable bonne humeur et sa complaisance. A notre retour, le soir, rien n'était changé ; la fièvre durait et l'état nerveux était extrême. Certains symptômes faisaient pressentir une maladie dangereuse. Ma mère, horriblement tourmentée, se demandait si elle devait garder la pauvre fille au milieu de ses enfants et ne se sentait pas le courage pourtant de l'exiler. Pendant quelques jours, l'anxiété et le chagrin régnèrent dans la maison. M. Troubadin, lui-même, parut intéressé au danger qui menaçait notre pauvre petite bonne, sans rien perdre néanmoins de sa mine fleurie et de son appétit gaillard. Le quatrième jour, la fièvre tomba et la gaieté revint au logis avec la santé de Luce. Cette crise lui laissa cependant des traces profondes ; elle ne reprit ni ses couleurs ni son entrain. Elle ne se mêlait plus volontiers à nos jeux et prétendait que les histoires la fatiguaient. Son esprit semblait frappé ; souvent, nous la surprinions pleurant ; la nuit, elle criait pendant son sommeil et se débattait dans des cauchemars qui l'épuisaient.

Sur ces entrefaites, mon père revint ; il fut frappé de son amaigrissement et de sa pâleur et voulut l'obliger à consulter de nouveau le médecin ; elle s'y refusa obstinément en assurant qu'elle se portait parfaitement. Puis, brusquement, quelques jours plus tard, elle demanda à retourner chez ses parents, au fond du bocage normand, à Saint-Jean-des-Bois, et rien ne put la retenir. A toutes les instances, elle répondait en pleurant qu'elle avait le mal du pays, qu'elle ne pouvait se remettre qu'en respirant l'air natal. Elle promit de revenir dès qu'elle serait fortifiée et nous quitta avec des sanglots, dans une sorte de désespoir superstitieux.

« C'est un *sort* qu'on lui a jeté, grommelait la vieille Marie, et c'est pas bien malin de deviner le sorcier.

— Que voulez-vous dire ? demanda un jour ma mère. A-t-elle eu à se plaindre de quelqu'un ou de quelque chose ?

— Quant à se plaindre, elle s'est pas plainte... Mais, croyez-vous qu'y ait de l'agrément à servir tout ce vilain monde, avec ce gros hanneton à lunettes qu'est toujours là à vous bourdonner un tas de bêtises aux oreilles. »

Oui, tout le monde était las de la famille Troubadin, et mon père ne put cacher son désappointement, lorsqu'il apprit que pendant son absence, le digne Ulysse avait suspendu toutes démarches et refusé, sous un prétexte frivole, une place de commis chez un gros marchand de bois. On était arrivé à un point d'exaspération refoulée qui devait fatalement amener une rupture. M. Troubadin en fournit lui-même l'occasion.

Nous avions, ma sœur et moi, un goût vif pour la lecture ; les *Contes de Perrault*, les *Mille et une Nuits*, mises à la portée de la

(*) Voir le *Figaro illustré*, fascicule d'Octobre 1891.

jeunesse, la littérature du fantastique, le merveilleux surtout nous ravissaient. Ce fut ce qui suggéra sans doute à M. Troubadin l'idée de nous offrir des livres qu'il tira de dessous sa redingote, avec un air de solennité et de confiance, un jour qu'il nous trouva seules à la salle d'études. « Acceptez ceci, mes petites chattes,



c'est un débris de mes antiques splendeurs et cette lecture vous divertira parfaitement... Je vous prie seulement de ne pas parler de ce cadeau à vos parents... Ma situation ici est délicate, très délicate... Je reçois une hospitalité généreuse, oui... il m'est permis de l'appeler généreuse, puisque, en effet, on ne me doit rien. On verrait peut-être dans le don de ces petits livres une façon indirecte de m'acquitter, vous sentez bien ?... et vos parents pourraient s'en trouver blessés dans leur délicatesse... j'en serais au désespoir... Ainsi donc, ne parlez de rien et lisez cela pour me faire plaisir. »

Il déposa sur les genoux de Lili quatre petits volumes reliés en maroquin vert et dorés sur tranches. Nous ne savions que répondre et nous échangeâmes des regards indécis, peu accoutumées aux présents, éblouies un peu aussi par la riche reliure. Il nous pressa d'accepter : « Prenez, prenez, mes bonnes petites, c'est le don d'un pauvre homme... Quand je serai loin vous pourrez en parler à votre mère sans inconvénient... » Il ajouta d'un ton insinuant en s'adressant spécialement à Lili et se penchant tout près de son oreille : « Jusque-là nous garderons nos secrets, n'est-ce pas, belle Lili... Vous lirez ces jolies histoires et nous en causerons entre nous. Si... Si quelque chose vous embarrasse, je vous l'expliquerai... Soyez tranquille, petite amie, je vous expliquerai tout, parfaitement... parfaitement... Charmante Lili, vous comprendrez très vite... »

Je ne sais ce qui, dans ses paroles, dans sa voix, ses regards clignotants à travers ses verres bleus, dans ses façons insidieuses, offensa ma sœur... Elle se leva, comme effrayée, et, malgré sa douceur, éloigna les livres, avec un geste de répulsion... Il changea de ton aussitôt, se tourna vers moi.

« Vous, amie, brunette, vous vous amusez à lire cela... il y a de bons tours, vous verrez, et des aventures très drôles... Vous rirez, je vous le prédis... »

— Qu'est-ce que c'est?... Montrez. » Alléchée par l'idée des



bons tours et des aventures, j'ouvris un des volumes où je lus : *Contes moraux*, de Marmontel. M. Troubadin nous avait quittées avec un sourire, en me voyant prendre le livre.

« Contes moraux!... tu vois? dis-je à Lili; nous pouvons lire cela. »

Elle secoua la tête. « Je ne sais trop... je ne crois pas. »

— Moi, je sais, repris-je un peu impatiente, *Contes moraux*, c'est bien clair!... c'est fait pour les enfants. »

Et je courus m'asseoir avec un des volumes, sur une pierre plate, une sorte de large banc adossé à la margelle du puits dans l'angle d'un mur; un grand rosier de Hollande, attaché en espalier, y faisait de ses branches retombantes, mêlées aux fines ramures d'un jasmin, une sorte de berceau parfumé. C'était mon lieu de retraite préféré, mon cabinet de méditation, dont la chatte Zizi me disputait seule la jouissance. Pour ne pas retarder mon plaisir par un conflit inutile, je pris la chatte sur mes genoux et j'appuyai le livre sur ses flancs moelleux, tigrés de gris et de jaune, comme sur un pupitre. Je commençai ma lecture. Ce que je lus a laissé peu de traces dans ma mémoire; peut-être la belle reliure verte et la tranche dorée m'avaient-elles donné une idée exagérée du contenu.

Je trouvai l'histoire prise au hasard parmi plusieurs autres, de tout point inférieure à *Peau d'Ane* ou à *l'Adroite Princesse*; il s'agissait, comme en ce dernier conte, d'un jeune gentilhomme qui s'introduit par ruse dans une tour; la tour, cette fois, était un monastère de femmes. Le traître s'était revêtu d'un costume de religieuse, ce que je trouvai fort déplacé; — ainsi déguisé, il trompe l'abbesse et obtient la permission de passer la nuit parmi les nonnes.

J'en étais là, fort impatiente d'arriver au moment où il allait être démasqué et châtié selon ses mérites, lorsque survint mon père, dont je n'avais pas entendu l'approche :

« Que lis-tu là? »

Je rougis, fort interdite et tendis, en tremblant, le volume.

« Qui t'a donné cela? »

Je n'avais pas l'habitude de mentir et je dis la vérité, le cadeau, la recommandation de n'en pas parler et toutes les raisons à l'appui, qui me semblaient maintenant exécrables, car j'avais, devant le front sévère de mon père, un vif et très clair sentiment de ma faute.

« Qu'est-ce que tu as lu?... Raconte. »

J'étais étranglée de crainte; cependant l'espérance de désarmer mon père par une prompte obéissance et par un récit proprement fait, sans de trop grosses fautes de langage, me donna du courage, et je contais l'histoire du mieux que je pus. La naïveté de mon récit sans doute le rassura; sa physionomie se radoucit. Il se contenta de me rappeler qu'une fille ne doit rien lire sans la permission de sa mère et il emporta les volumes. J'en fus quitte pour la peur. J'aurais bien voulu savoir la fin de l'histoire, comment le chevalier félon fut confondu et puni, mais je ne le sus point, et ne le sais même point encore à l'heure tardive où je suis arrivée.

Ce petit incident dégoûta définitivement mon père de son ruineux protégé et, comme il s'offrit en ce moment un parti assez avantageux pour Ulysse Troubadin, il lui déclara très fermement que si, par malheur, cette position n'était pas à sa convenance, il renonçait à trouver mieux et l'engageait à se pourvoir d'un domicile et de moyens d'existence. L'ex-libraire se redressa dans sa dignité blessée et sa redingote bleu-indigo. « Il suffit, monsieur, il suffit! Du moment que je vous gêne... que ma femme mourante... mes enfants, vous gênent! »

— Il ne s'agit pas de cela, monsieur Troubadin. Je crois seulement que votre intérêt évident est de vous fixer à quelque fonction qui crée votre indépendance.

— Bien, bien!... Je sais ce que j'ai à faire. Inutile d'insister, mon cher monsieur. Ce n'est pas à moi qu'il faut apprendre la dignité, je pense! Je sais souffrir, monsieur, je saurai mourir, s'il le faut.

— Que diable chantez-vous de mourir! On vous offre une place, une maison, des émoluments convenables.

— Je sais, monsieur... Dieu merci, je ne suis pas sur le pavé, réduit à tendre la main, à mendier le pain de l'aumône!... C'est un pain trop amer!... Je saurai me tirer d'affaire, Monsieur... sans recourir à des bienfaits qu'on me reproche...

— Pour cela, par exemple...

— J'ai le cœur haut placé, Monsieur, sachez-le, je vais quitter cette maison... cette demeure où j'étais venu confiant... sur la foi de l'hospitalité... cette demeure que je me plaisais à considérer comme la mienne...

— Il me semble pourtant...

— Non, Monsieur, non!... j'étais venu, les bras, le cœur ouvert, prêt à vous chérir... comme un frère... à chérir votre femme... comme la mienne... vos enfants, comme Phrasie et Toto...

Il mit sa main droite sur ses yeux, tandis que ses épaules étaient agitées de mouvements saccadés comme s'il comprimait des sanglots, et après deux ou trois petits gestes de la main gauche, en signe d'adieu, il s'éloigna d'un pas théâtral en répétant : « Non, monsieur, non... vraiment non! »

« Voilà un étrange animal », murmura mon père stupéfait du tour imprévu de la conférence.

Il est juste de dire que la position offerte à M. Troubadin n'avait rien de splendide; il s'agissait de tenir les écritures pour le compte du directeur de la Maison centrale de Beaulieu. Il devait de plus exercer une certaine surveillance sur la domesticité de la maison, moyennant quoi on lui assurait un logement dans un pavillon indépendant avec un jardinet, et un traitement mensuel suffisant pour le faire vivre avec sa famille.

Ce fut un moment bien agréable que celui où nous vîmes



arriver le cabriolet à deux roues qui devait emporter le quatuor des Troubadin vers de nouvelles destinées.

La malade ne cessait de gémir : « Hélas ! mon Dieu, que vais-je devenir ? qui prendra soin de moi le jour et la nuit ?... Ah ! que vous êtes heureuse, vous, disait-elle à ma mère, de pouvoir payer des servantes ! Que je voudrais donc avoir, moi aussi, une maison à moi, et n'être pas condamnée à traîner ainsi mes os de place en place ! »

Comme, malgré sa bonté, ma mère ne pouvait pas lui donner sa maison, elle se contenta d'entasser auprès d'elle une petite provision de sucre et de chocolat, de confitures, accompagnée de quelques bonnes paroles d'encouragement.

Nous nous séparâmes, ma sœur, mes frères et moi, sans aucun regret de Phrasie et de Toto, qui nous étaient demeurés aussi étrangers que si nous étions des êtres de race différente et parlant une autre langue. Je ne sais quoi en eux nous inspirait un invincible éloignement. Nous échangeâmes de froids adieux et ils grimèrent dans la voiture avec l'indifférence de petits animaux sauvages, sans même tourner la tête vers ceux qu'ils quittaient.

Il nous fallut ensuite subir les effusions de l'ex-libraire et recevoir, avec une répugnance à peine dissimulée, sur nos joues, les baisers de sa bouche lippue. Il avait une façon épaisse et humide d'embrasser qui nous révoltait. La pauvre Lili sortit de son étreinte pâle de dégoût... Il prit congé de mes parents avec une dignité froide, en homme qu'on a offensé et qui met sa grandeur d'âme à pardonner. Il poussa l'oubli des injures jusqu'à emprunter vingt francs pour payer la voiture, et une vieille montre de mon grand-père qu'il jugeait nécessaire à ses nouvelles fonctions. « L'exactitude doit être ma vertu, » dit-il ; mais, comment serais-je exact, si je ne sais pas l'heure ? Cette montre me sera vraiment utile ; je vous remercie, Monsieur. Ce n'est pas, croyez-le bien, que je compte la garder longtemps. Oh ! non, non. Je vous la rapporterai sous peu de jours. Elle va bien, j'espère ?

— Peut-être avance-t-elle de quelques minutes...

— Ah ! diable... Ah ! diable ! C'est désagréable... Enfin !... Malgré tout, je vous remercie, mon cher Monsieur. »

Il glissa la montre dans son gousset, après l'avoir attachée à une grosse chaîne de similor qui ballottait à vide sur son ventre... « Allons ! si vous venez de notre côté, quelque jour en vous promenant, entrez un instant ; cela nous fera plaisir... Pas vrai, bonne amie ? »

Bonne amie, oppressée par la toux de sa poitrine haletante, ne put pas répondre.

Le cocher fit claquer sa langue, jura deux ou trois fois, donna un coup de fouet et le cheval commença à trotter en levant haut le pied et se secouant d'un air bourru ; bientôt la voiture disparut au tournant du chemin, entre deux bordures de haies épineuses, en ce moment privées de feuillage.

Quelle sensation délicieuse, quand enfin nous nous retrouvâmes seuls ! Comme la maison, les fenêtres, les murs mêmes, semblaient rire allègrement parmi les arbres dépouillés ! Que le jardin était plaisant, l'air libre et embaumé ! Et que nos âmes se sentaient légères, épanouies ! L'excès de notre satisfaction mesurait l'étendue des ennuis soufferts.

Les semaines passèrent, puis les mois, l'hiver finit, le printemps vint, nous touchions au mois de juin et nous n'avions pas entendu parler des Troubadin ; ce silence nous étonnait sans nous déplaire.

Le grand-père cependant secouait sa tête blanche. « Cela n'est pas fini. Un jour ou l'autre, vous aurez de leurs nouvelles...

Heureux s'ils ne reviennent pas ici prendre leurs

quartiers d'automne. » Ma mère protestait : « L'expérience suffisait : ils ne remettraient plus le pied à la maison, dût-elle, pour la première fois, résister au maître ! » Il avait fallu plus d'un lessivage, des frottements acharnés pour enlever dans les pièces habitées par la tribu Troubadine, les traces de son passage... On avait dû même tapisser à neuf les chambres et cette dépense imprévue avait mis le comble au déplaisir de ma mère.

Grand-père cependant disait vrai : un jour, à la sortie du lycée, mon père fut abordé par M. Dunoyer, le directeur de la Maison centrale de Beaulieu, qui désirait lui parler de son protégé. « Il a une intelligence suffisante... Mais, il est paresseux, et manque d'exactitude... Je veux croire que l'état de sa malheureuse femme est pour quelque chose dans ce défaut de ponctualité : la pauvre créature agonise... Aussi, je prends patience... Mais si M. Troubadin est inexact en ce qui le concerne, il est, au contraire, d'une dureté extrême à l'égard de ses subordonnés... Certes, il faut de la surveillance, il faut aussi de l'équité, de la prudence. M. Troubadin se fie et se défie avec une égale légèreté. Il est déjà redouté et haï de tout le personnel.

— Excès de zèle, peut-être ? dit mon père, désireux de lui trouver des excuses.

— Excès de zèle... ou calcul ?... Je crains qu'il n'y ait au fond de tout cela, quelques vues intéressées... des ambitions... injustifiables. Oh ! ce n'est qu'un soupçon... Mais ne s'est-il pas avisé de suspecter la probité de l'économe, un vieux, intègre serviteur... inattaquable !... Et, Monsieur, son rapport était fait de telle sorte, les preuves entortillées si habilement qu'un instant, moi qui connais l'économe depuis de longues années, j'ai eu peur !... Et j'ai fait de la peine, une peine injuste, à cet honnête homme...

— De quoi se mêle-t-il ?... Il n'a pas charge de surveiller l'économe ! s'écria mon père avec humeur, car il avait horreur de la délation et de toutes menées sounoises.

— Excès de zèle... ou plutôt calcul, ainsi que je le disais tout à l'heure, car il s'offrait à tenir l'emploi — à titre provisoire, — si ses soupçons étaient trouvés fondés... Ceci révèle, n'est-il pas vrai, des chimères d'ambition dangereuse... Je vous serais obligé, Monsieur, de lui parler, de lui faire comprendre la nature et les limites de ses attributions... Il vous doit beaucoup. Je crois qu'un avertissement de votre part aurait d'utiles effets... »

Mon père, fort ennuyé, résolut pourtant de faire une visite aux Troubadin, le jeudi suivant et, comme le temps était beau, qu'un tiède soleil de juin riait dans le ciel bleu, il nous emmena, Lili, Robert et moi.

Le pied leste, très joyeux, nous nous acheminâmes vers la prison de Beaulieu, à deux kilomètres à peine de la ville. En quelques minutes, nous atteignons l'octroi, et nous voilà en rase campagne, dans les champs Saint-Michel, courant au fond des chemins creusés dans le sol gras et mou par les lourdes charrettes, entre deux pentes gazonnées fleuries de marjolaines, de milleperthuis et de pâquerettes, et tapissées par places du velours violet des thymus sauvages. Sur le haut du talus, la plaine unie et vaste, rasée par une fraîche brise marine se déroulait jusqu'aux limites de l'horizon, sans autres accidents que de rares bouquets d'arbres d'où sortait un clocher ; et tout près, sur la gauche, le grand quadrilatère de Beaulieu, ses longues façades blanches, ses hauts toits d'ardoise reluisant au soleil et les fines aiguilles élancées de ses paratonnerres. L'air était vif, nourri de substantielles émanations salines, des aromes puissants de la mer qu'apportait par bouffées le vent du large ; sous nos pieds, dans l'herbe, sautillaient des grillons et l'alouette chantait du haut de la nue.

Il nous fallut peu de temps pour arriver au village de la Maladrerie, groupé tout autour de la Maison centrale et pour découvrir le logis des Troubadin, — un seul étage au-dessus du rez-de-chaussée, séparé de la route par un treillis de bois disloqué et par une bande étroite de terre où des pivoines et des tournesols étalaient leurs faces raides rongées de poussière. Par derrière, un jardinet dépassait la maison à droite et à gauche et l'on apercevait par-dessus la haie d'épines mal taillée et que dévoraient des chenilles, quelques légumes jaunissants, des allées envahies par la mauvaise herbe, et des pommiers, des quenouilles de poiriers étranglés par la sécheresse.

Au rez-de-chaussée, madame Troubadin, seule, sur son lit en désordre, se lamentait à voix haute ; le visage creusé avait la lividité d'un cadavre, une agitation incessante faisait rouler sa tête de droite à gauche sur son oreiller malpropre et ses mains se promenaient nerveusement le long des draps ; la couverture arrachée, tirée de travers, laissait, du lit éventré, sortir un des pieds déformé par l'enflure, au bout d'une jambe osseuse de squelette. Tout dans la chambre, attestait la plus extrême incurie ; les restes du déjeuner,



assiettes et verres sales, étaient restés sur la table, des savates éculées traînaient à terre, et sur la table de nuit béante, des fioles, des bouteilles, une tasse sans soucoupe étaient entassées dans un bain de tisane et de sirop.

« Ulysse n'est pas là, dit-elle d'une voix basse et haletante, quand elle nous reconnut. Je suis seule... toujours seule... Il est à l'établissement... là-bas... toute la journée. Je ne le vois plus... Euh ! euh !... je suis abandonnée... quelque jour on me trouvera morte... sur mon grabat, sans secours... sans personne... »

— Où donc est votre fille ?

— Je l'ai envoyée là... bas... demander... J'avais envie... »

Des quintes de toux l'empêchèrent d'achever ; elle retomba en arrière, épuisée...

« Et le garçon ? »

— Il joue donc... Faut-il pas que les enfants s'amuse ? J'aime mieux qu'il aille au soleil avec les autres, plutôt que de rester ici à me casser la tête... à faire un bruit d'enfer tout le temps... Hélas ! Hélas ! que je suis donc malheureuse. »

Cependant Lili s'était approchée d'elle et s'efforçait de rajuster les couvertures sur ses membres décharnés. Elle était charmante ainsi, Lili, dans cette œuvre de charité spontanée, avec sa jolie tête blonde, ses grands yeux noirs candides et cette tendre expression compatissante qui, seule, aurait suffi à la rendre belle. Sa petite main légère essuyait le front baigné de sueur de la mourante et humectait ses lèvres brûlées de fièvre... Un peu réconfortée, calmée par ces doux soins, madame Troubadin causa avec nous, tandis que mon père et le petit Robert se mettaient à la recherche de M. Troubadin.

« Je m'ennuie, soupirait la pauvre femme ; les heures sont si longues... quand on souffre... que faire ?... Mon mari absent tout le jour, je n'ai que Phrasie, car le petit ne sait pas me soigner, et Phrasie même n'est guère entendue. Elle ne sait pas seulement allumer le feu... ni essayer une assiette... Je voudrais être morte déjà ! »

— N'avez-vous personne pour faire votre ménage ?

— Et l'argent ?... Où trouver de l'argent ?... Non, misère et toujours misère... des dettes... criardes... Sans madame Dunoyer, la femme du Directeur, qui envoie sa servante plusieurs fois le jour avec des choses à manger, je ne sais ce que je serais devenue...

— Elle est bonne, cette dame ?

— Sûrement !... elle est bonne... Il n'y a guère de jours qu'elle ne vienne m'apporter de petites douceurs... du vin vieux... des confitures... Ulysse a beau dire que ça ne coûte pas à ceux qui ont de l'argent, moi, je dis qu'il y a des riches qui ne donnent pas comme elle. »

Phrasie rentra, portant sur ses bras un gros melon cantaloup. Les yeux de sa mère brillèrent, elle se dressa, tendit ses longues mains décharnées. « Donne, donne vite... que j'en respire le parfum. »

A cette époque, les chemins de fer ne portaient pas, comme maintenant, jusqu'au fond des plus lointaines provinces, les fruits et les produits du Midi, et dans cette saison de l'année, surtout en Normandie où la terre est lourde et froide, le climat pluvieux, le soleil tiède, les melons étaient une rareté, un objet de grand luxe.

« Vite, un couteau ! cria la malade ; j'en veux... j'en veux tout de suite... Oh ! que ça va être bon !... et frais... J'ai toujours si grand'soif, si grand'soif. Quand j'ai vu ce matin la servante passer avec ce melon, qu'on a fait venir exprès de Paris, je me suis dit que ça me ferait du bien... Je n'ai plus pensé à autre chose ! »

Pendant que nous cherchions un couteau et que nous nous efforcions de le rendre à peu près propre, elle tenait le melon près d'elle, le humait, appuyait sur l'écorce fraîche ses lèvres desséchées.

« Ainsi, madame Dunoyer a bien voulu ? reprit-elle, s'adressant à sa fille ; tu n'as pas demandé tout le melon, pourtant, Phrasie ?... Une simple tranche, n'est-ce pas ?... »

— Oui... rien qu'une tranche... Elle était avec sa fille, dans la salle à manger à ranger des fruits dans des corbeilles dorées. Mademoiselle a dit : « Il faudra mettre pour elle une tranche en

« réserve, mère ? » Madame a répondu après un moment : « Les « malades n'aiment pas à attendre... Elle va s'irriter... je la con- « nais, et, quand on lui portera sa part, cela ne lui fera plus « plaisir... Envoyons le melon tout de suite, puisqu'elle en a si « grande envie... Nos amis me pardonneront de sacrifier leur « plaisir à la fantaisie d'une pauvre malade. » Elle s'est alors tournée vers moi et m'a donné le melon... Je l'ai pris bien vite et je suis partie avec... Voilà !... Et il est joliment lourd... C'est bien juste que j'en aie ma part.

— Oui, c'est juste, reprit la mère... Ton père aussi, s'en régaler, et Toto... Les autres, là-bas, auront encore assez de bonnes choses à manger... Les riches ne sont jamais en peine de plaisir ! »

Mon père avait fini par trouver M. Troubadin et s'était efforcé de lui inculquer le sentiment exact de ses devoirs et de sa position. Il avait rencontré un acquiescement parfait : « Je comprends, mon cher monsieur, je comprends, avait répondu le bon Ulysse. Peut-être ai-je péché d'abord par excès de zèle... je l'avoue... Le désir du bien, la chaleur généreuse du sang, m'ont induit en quelque précipitation, en quelque erreur, je le reconnais. Tout le monde peut se tromper, n'est-ce pas ?... Mais la sagesse est venue... Soyez rassuré... Vous n'aurez pas à rougir d'Ulysse Troubadin. »

Je ne sais si mon excellent père fut rassuré par ces protestations ! il se pourrait... Certaines races d'esprits croient le bien par besoin de nature... Son illusion, en tout cas, ne devait par être de longue durée.

Madame Troubadin était morte et enterrée depuis deux ou trois jours quand mon père reçut du directeur de la prison la lettre suivante :

« Monsieur,

« Vous savez toute ma bonne volonté pour rendre service à votre protégé, le sieur Ulysse Troubadin ; je me suis empressé, sur votre recommandation, de lui trouver un emploi dans mon administration. Je l'ai tiré de la misère, et lui ai fait, à lui et aux siens, tout le bien que j'ai pu. Voici ma récompense : Je reçois du Ministère de l'Intérieur copie d'une dénonciation écrite et signée de ce même Ulysse Troubadin. où je suis accusé de détournements, en complicité avec l'économe, de malversations, d'abus de pouvoirs et d'autres infamies ; je saurai me justifier sans peine ; mais, vous comprendrez, Monsieur, que je ne me soucie pas de garder un instant de plus, auprès de moi, ce dangereux misérable. Et, si je me permets un conseil, c'est que vous ne lui laissiez pas franchir une fois de plus le seuil de votre honnête maison.

« Agrérez, etc. »

Ce fut pour mon père un chagrin et une mortification très vifs ; pour ma mère et mon grand-père, un triomphe discret, le triomphe d'une finesse et d'une perspicacité supérieures ; pour les servantes, une satisfaction sans mélange ; pour ma sœur, mes frères et moi, un élément de drame plein d'intérêt et de noirceur.

Ulysse Troubadin ne jugea pas à propos de se présenter chez nous, il ne tenta pas davantage une justification par écrit. Il dis-

parut avec ses enfants, sans tambour ni trompette, emportant, à défaut de notre estime, les petites sommes empruntées à diverses reprises, un ballot de draps et de serviettes prêtés par ma mère et la montre de grand-père. Il s'était, nous dit-on, dirigé sur Paris. Et nous pensions avoir irrévocablement fini avec M. Troubadin, mais il nous était réservé de prendre part à un bien autre drame inattendu et douloureux.

Quelques semaines plus tard, un soir du mois de juillet, nous étions tous assis au jardin, après le dîner, immobilisés par la chaleur qui avait été excessive tout le jour et qui durait encore ; nous aspirions avec délices les souffles errants d'une faible

brise, attardée dans la plaine brûlée de soleil. Mon père lisait, ma mère achevait un tricot sous le jour tombant, le grand-père, un de ses petits-fils sur le genou, l'autre, debout entre ses jambes, contait des souvenirs de sa jeunesse guerrière, que j'écoutais ardemment. Lili rêvait, le front levé vers les petites étoiles imper-



ceptibles, pâles et lointaines, qui apparaissaient à peine parmi les leurs mourantes du couchant.

Un coup de sonnette à la porte du jardin fit accourir Victoire, la nouvelle bonne d'enfants, une forte fille du pays d'Auge, rouge et mal dégrossie, qui connaissait encore peu le service. Elle vint aussitôt nous dire qu'une femme insistait pour parler à Madame.

« Que me veut-elle? Quel air a cette femme? »

Pour expliquer l'hésitation de ma mère, il faut dire que plusieurs détenus s'étaient évadés récemment de la prison de Beau-

lieu, qu'ils erraient dans la campagne sous divers déguisements et que la prudence s'imposait d'autant mieux que notre maison était fort isolée et à quelque distance de la ville.

« Ma fé! dit la grande Victoire, quel air qu'elle a, je ne sais point; elle ne regarde quasiment pas *draït*; on dirait qu'elle se *muché*! (se cache).

— Enfin qu'a-t-elle dit?

— Qu'elle est fatiguée, et elle demande à souper et à passer la nuit. »

Cette demande insolite était suspecte. Mon père se leva : nous le suivîmes moitié par curiosité, moitié par l'appréhension du danger qu'il pouvait courir en affrontant peut-être un forçat déguisé.

Pendant cette courte délibération, la femme était



entrée dans le jardin, dont elle avait refermé la porte et s'était assise sur le seuil. Elle était enveloppée d'une grande pelisse de campagne qui dissimulait entièrement ses formes et, les coudes sur les genoux, tenait son visage caché dans ses mains. Ainsi ramassée, elle ne formait qu'une masse sombre et informe. Mon père s'avança et d'un ton assez brusque demanda :

« Qu'est-ce que vous voulez?... Pourquoi, entrez-vous ici sans y être autorisée? »

Elle ne bougea ni ne répondit.

Il reprit avec un peu d'impatience :

« Qui êtes-vous? Que voulez-vous?... parlez. »

La femme fit un effort pour se lever et n'y put parvenir, mais ses mains tombées découvrirent son visage et un même cri d'étonnement et de pitié nous échappa : « Luce! » Déjà la tendre Lili courait vers elle, ma mère la retint : « Luce! répéta-t-elle; dans quel état, malheureuse fille! » Oh! oui, dans quel état! le visage maigre, décoloré, avec de larges taches de bistre sur le front et les joues, des yeux caves, éteints, ses bons yeux si rieurs autrefois, — et, tout autour de la bouche, des sillons, des plis de misère. Ma mère l'observait attentivement et elle reprit avec une sévérité inaccoutumée qui nous serrait le cœur :

« Que voulez-vous donc?... Comment êtes-vous venue ici? »

D'une voix brisée, très basse, à mots entrecoupés, elle répondit :

« Je n'en puis plus... je suis venue à pied... — De Saint-Jean-des-Bois? Elle secoua la tête. — De la Maladrerie... Quand j'ai su qu'il était veuf... je suis partie... pour lui rappeler sa promesse... il avait juré... de réparer le mal qu'il m'a fait... dès qu'il serait libre... A cette seule condition... j'avais gardé le silence... J'ai tenu parole... Mais lui... il m'a jetée dehors brutalement... insultée... frappée... menacée... Il s'est moqué de moi et est parti pour Paris sans rien entendre... Alors, j'ai été malade... Une femme m'a recueillie... soignée tant que j'ai eu de l'argent... Je n'en ai plus... Que faire? Que devenir? — Elle sanglota éperdument. — J'avais tout supporté... la honte, les reproches... Vous comprenez? C'est dur pour d'honnêtes gens de voir leur fille en cet état... Ils m'ont crue coupable, malgré tout ce que j'ai pu dire... Et pourtant... je ne le suis pas, je le jure... Cet homme... ce misérable... »

Un coup d'œil de mon père nous congédia et nous ne pûmes entendre le reste de la douloureuse confession... Nous étions navrés du désespoir de Luce, du bouleversement de sa jolie figure presque méconnaissable, mais qu'elle fût désolée à ce point de ne pas épouser M. Troubadin, cela passait notre compréhension.

« Il faut qu'il lui ait promis beaucoup d'argent, disions-nous; pourtant, elle sait bien qu'il n'en a pas... C'est un menteur! »

Cependant, soutenue par ma mère, Luce avait été conduite à

la cuisine; sous sa vaste pelisse, dont elle restait enveloppée malgré la chaleur, elle nous parut grossie, épaissie... Bientôt mon père revint, très pâle, soucieux. Nous marchions près de lui sans oser l'interroger.

Ma mère, à son tour parut, l'air fort troublé.

« Que faire? demanda-t-elle à demi-voix. — La soigner et lui donner l'hospitalité jusqu'à demain... cela ne fait aucun doute. — Et après? — Nous chercherons une maison où on puisse la recevoir et nous lui ferons donner tous les secours nécessaires. Il n'y a pas un autre parti à prendre.

— Non, sans doute, soupira ma mère. Le grand-père fit un geste violent. — Le gredin!... je vous avais bien dit que vous recueillez une bête malfaisante. »

Mon pauvre père était trop chagrin pour chercher à s'excuser. Dès la première heure, le lendemain, il allait demander conseil à notre vieil ami et médecin, le docteur Ch..., qui lui indiqua une femme veuve, chez laquelle, moyennant une somme modique, on pourrait placer Luce, que le bon docteur promit de soigner de son mieux.

A peine éveillée, le lendemain, j'avais couru auprès de Luce, installée dans une pièce basse à côté de la salle d'études. J'y trouvai Lili qui, penchée sur elle, une tasse de bouillon à la main, lui en faisait prendre quelques cuillerées.

A la lumière crue du soleil levant, les ravages de sa pauvre figure étaient plus frappants encore. Quand elle eut fini de boire, elle se laissa retomber en arrière, accablée.

« Ne restez pas ici, dit-elle de sa voix basse, épuisée; vos parents m'en voudraient de vous garder près de moi... »

— Quelle idée!... Ce n'est pas la première fois que nous entrons ainsi dans ta chambre; si souvent, quand j'étais la plus matinale, je suis venue t'éveiller pour agraffer ma robe ou démêler mes cheveux... Tu t'en souviens?

— Oh! oui... c'était le temps heureux alors... c'est fini, maintenant... fini pour toujours...

— Mais non... quand tu seras rétablie, maman te reprendra bien sûr... elle te regrette, je te l'affirme.

— Et moi donc! s'écria-t-elle fondant en larmes, ah! les années passées chez vous, j'y pense comme au Paradis... on était alors si bon pour moi... on l'est toujours, mais, ce n'est plus la même chose... Si vous saviez ce qu'il m'en a coûté de venir frapper à votre porte... en mendiant effrontée... Si j'en avais eu la force, je serais allée jusqu'à la rivière pour m'y jeter... C'était trop loin... je ne pouvais plus me traîner... et, dans cette grande plaine nue, égale, pas un trou, pas même une mare...

— Oh! Luce, quelles horribles choses tu dis là! Pourquoi nous fais-tu de la peine?

— C'est que j'avais tant de honte... et tant de peur... de votre

père surtout!... affronter son regard si sévère, je n'y pouvais penser sans trembler de tous mes membres... Et il a été si bon,... si juste. Ah! que Dieu le bénisse!... et vous tous aussi... Mais, partez, je serai plus tranquille.

— Viens, me dit Lili, nous la fatiguons...

— Oui;... adieu, Luce... Mais, dis-moi,... je me rapprochai d'elle et, baissant la voix : — Quelle idée as-tu de vouloir épouser ce vilain homme,... ce Troubadin?... Il te rendrait malheureuse,... pour sûr... »

Un flot de sang monta à ses joues, puis aussitôt, elle devint blême :

« Malheureuse?... ne le suis-je pas déjà?... Qui peut être plus malheureuse que je le suis!... Il n'y a plus de bonheur pour moi dans la vie,... plus rien!... plus rien! que la douleur et la honte, la misère... »

Sa voix était déchirante. Elle pleurait, le visage caché dans l'oreiller et agitée de sanglots convulsifs. Nous ne savions que lui dire et, craignant de la surexciter davantage, nous nous retirâmes tout attristées.

Nous ne devons plus la revoir.

Deux jours plus tard, dans la maison où on la transporta, après une crise de terribles souffrances dont sa faiblesse et le chagrin ne lui permirent pas de triompher, elle expira. Ma mère était restée près d'elle jusqu'à la fin; aucun secours ne lui manqua. « Elle est morte si douce et si résignée que ça donnait envie de la suivre, disait la servante du docteur, chargée d'apporter la triste nouvelle. — Et elle a pardonné? demandait la vieille Marie. Faut bien que le bon Dieu lui ait parlé à l'oreille pour qu'elle ait pardonné à ce gueux-là... Pauvre Luce, une si brave fille, et si allante, si gaie... »

— Elle a reçu tous ses sacrements,... comme il faut... à édifier le curé lui-même.

Marie baissa la voix : — Et?...

Sur le même ton, l'autre répondit : — Mort aussi... C'était un garçon... »

Si bas que c'eût été dit, le petit Robert entendit et, se tournant vers Lili et moi qui pleurions à chaudes larmes, il nous souffla à l'oreille :

« Tout de même, il paraît que Luce était mariée, puisqu'elle avait un petit garçon : alors, pourquoi voulait-elle se marier encore? »

Nous ne pouvions lui répondre : c'étaient là des mystères insondables pour notre inexpérience.

Quelques mois s'écoulèrent, puis mon père fut obligé de faire subitement un voyage à Paris. Il avait été desservi en haut lieu, et sa modeste situation était menacée. Il partit assez inquiet, étonné de cet orage. Au ministère, il rencontra une malveillance et des fins de non-recevoir évidentes. Après bien des démarches pénibles, des anxiétés, un ami qu'il avait dans les bureaux lui révéla confidentiellement qu'il avait été dénoncé comme jésuite et que son enseignement était devenu suspect. L'accusation était fort injuste : le caractère de mon père, ses goûts, la raideur de ses principes, la rigidité de sa piété auraient justifié plutôt un soupçon de jansénisme. Mais il était en tout et avant tout, un vrai et parfait chrétien, soumis, sans aucun particularisme, aux enseignements de l'Eglise. Cependant, à cette date, les Jésuites étaient la grande préoccupation du gouvernement, spécialement du ministre de l'Instruction publique, et l'accusation d'être de leurs amis était grave pour un professeur de philo-

sophie; tous les efforts de mon père, malgré la justice de sa cause, ne réussirent pas à le disculper. Il se vit obligé d'abandonner sa chaire, ce qui lui fut extrêmement douloureux, et dut se résigner à accepter une place dans l'administration.

Ai-je besoin de dire que l'honnête Troubadin était l'artisan de cette trame? C'était sa revanche du vendredi et du maigre obligatoire. Pendant son séjour à Paris, mon père avait appris qu'il était entré dans la police secrète. N'est-ce pas ainsi qu'il devait finir?

« Il serait mieux encore à la potence, murmura ma mère, pour tout le mal qu'il a fait. »

C'était bien notre avis à tous et l'idée du gros homme

dansant au haut d'une potence, nous semblait absolument réjouissante. Cependant mon père ne disait rien et, pendant un temps, il laissa déborder l'indignation accumulée dans tous les cœurs. A la fin, pourtant, il releva la tête qu'il avait tenue inclinée pendant ce déchainement de récriminations et de plaintes et, s'adressant à ma mère, il lui parla ainsi, avec douceur, mais de cette voix mordante et ferme à laquelle personne jamais ne répliquait : « Ne donne pas, je t'en prie, ma bonne amie, à nos enfants, à nos servantes, l'exemple de la rancune et de l'injustice. Oui,... de l'injustice : il y a des infirmités morales comme il y a des infirmités physiques, dont ceux qui en sont affligés ne sont pas toujours responsables. Assurément, il faut se tenir en défense contre certains êtres dangereux, et je reconnais que j'ai manqué de prudence en accueillant un inconnu, et de clairvoyance en ne le jugeant pas aussitôt tel qu'il est. Mais, s'il est permis, nécessaire même de se tenir en garde contre ceux que nous appelons les méchants, il faut aussi les plaindre de cette misère du cœur qu'ont développée, presque fatalement, une mauvaise éducation, l'absence de principes, des exemples per-

vers, des circonstances fâcheuses, une intelligence médiocre aux prises avec des difficultés qui la dépassent.

« Cet homme, ce Troubadin, a certainement un mauvais jugement : en tout, il a constamment agi contre son intérêt qu'il croyait servir uniquement. D'ailleurs, — et mon père éleva la voix, — qui donc oserait se plaindre et le maudire quand nous avons vu notre petite bonne, la pauvre Luce, lui pardonner avant de mourir et implorer pour lui, avec une générosité vraiment sublime, la miséricorde de celui qui est venu sur la terre, non pour les justes, mais pour les pécheurs? Tâchons d'imiter l'exemple que nous a donné cette malheureuse jeune fille. Et maintenant, voici l'heure d'aller se coucher. Fais la prière, Lili. »

Tous se mirent à genoux et quand Lili arriva à ce verset du *Pater* : « Pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés. »

« Répète cela, dit mon père, nous allons tous le réciter avec toi » ; et le petit André s'étant assoupi sur sa chaise, pour le réveiller, il lui donna une légère chiquenaude sur l'oreille.

Toutes les voix, jeunes et vieilles, s'unirent et répétèrent les paroles sacrées avec une solennité émue ; puis, on se sépara.

« Vraiment, notre maître est un saint, s'écria la vieille Marie qui s'essuyait les yeux du revers de sa main.

— Tout de même, il a les doigts bien secs, murmura le petit André en secouant les oreilles. »

P. CARO.

(Illustrations de Fraipont).

NOEL!

CONTE DE NOEL

D APRES UN NOEL MUSIQUE
LANGUEDOCIEN DE
F^{rs} FABRE M^{me} UCALDE

Tenors
Barytons
Basses
Piano

Ha bi tants de Je ru sa lem, Vo tre Ré-
Ha bi tants de Je ru sa lem, Je ru sa lem, Vo tre Ré-
Ha bi tants de Je ru sa lem, Je ru sa lem, Vo tre Ré-

- demp teur vient de naî tre, Ac cou rez tous à Beth lé em Jour l'ado rez et le con naî tre. *1^{re} Fois*
 - demp teur vient de naî tre, Ac cou rez tous à Beth lé em, Beth lé em Jour l'ado rez et le con naî tre.
 - demp teur vient de naî tre, Ac cou rez tous à Beth lé em, Beth lé em Jour l'ado rez et le con naî tre.

- tre. No. él! No. él! No. él! No. él! No. él!
 - tre. No. él! No. él! No. él! No. él! No. él!
 - tre. No. él! No. él! No. él! No. él! No. él!

2^e Fois
2^e Fois

Ténor solo
 Nuit de No. él plus bel. le que le jour, Nuit qui me sau. ve,
 Ici de Nou. é plus bel. lo que l'ou chour, Ici que me sau. be,

Nuit de No. él! Je t'ai me rai tou jours, Je t'aimerai tou jours
 Ici de Nou. é! Je t'ai me rai tou chour, Je t'aimerai tou chour

1^{re} Fois *2^e Fois*
 Et te chan te rai jus qu'à l'au. be. l'au. be.
 Et te can te rai jus qu'à l'au. be. l'au. be.



GUILLERM ABGRALL

PAR N. QUELLIEN

Ce dernier jour de septembre, le soir était tombé tout d'un coup ; les nuages amoncelés dans un ciel bas et terne s'étaient soudain développés comme un universel manteau de ténèbres ; cette nuit hâtive, absorbant les lentes heures d'une journée monotone, semblait déjà inviter à la torpeur hivernale. Mais le vent se leva bientôt du côté de Koat-ann-Noz, et il se mit à hurler dans les grands bois taillis comme une bande de loups.

A cette formidable voix du nord-ouest, Jozon Abgrall se redressa sur son escabeau de chêne, au coin de l'âtre, et tisonnant le feu, il appela sa femme : « Voilà huit heures qui ont tinté. Emmène le garçon chez notre voisin, pour qu'il fasse ses adieux avant de s'en aller vers le collège, demain. »

La mère laissa donc les préparatifs du départ prochain, et elle sortit par la cour de la ferme, tirant le petit Guillerme par la main... La nuit est moins noire à présent ; chassées par le vent de bise, les nuées courent dans un ciel sans issue ou s'attroupent un moment autour du mont Kéresper. Sur la place du bourg, c'est le silence des solitudes ; rien que le bruissement des feuilles mortes arrachées aux arbres du cimetière et tombant comme avec un soupir léger d'âme en pénitence.

« Guillerme, murmure la paysanne, tu seras demain dans la ville ; songe quelquefois à ceux qui seront restés à la paroisse.

— Mère, je vous en fais la promesse. »

Au tournant de la route, un long aboiement de chien de garde, dès la première maison, signale leur venue, et un homme se présente sur le seuil ; il les entraîne dans une salle où sont assis quelques convives ; car sa fille aussi part pour le couvent, et suivant une coutume des familles riches, il a invité les proches parents à un dernier repas en commun.

« Ici nous finissons de causer, fait le maître du logis, pendant que les autres sont là-bas à dire les *pater*. »

Et de reprendre cette causerie de laboureurs oisifs qui ne savent plus où en finir. Tourné vers la porte, le petit Guillerme écoute les voix qui psalmodient les oraisons, dans le vaste rez-de-chaussée ; c'est une enfant, à genoux sur la pierre du foyer, qui préside ces offices domestiques ; à son clair et monotone récitatif répondent confusément les gens de la maison épars dans la pénombre. Et chacun gagne son lit-clos sitôt les prières achevées.

Guillerme entendit sa mère qui répétait à ce moment :

« Oui, ils s'en iront du pays le même jour ; mais notre garçon va étudier à Guingamp, et votre fille à vous, Bonomic, votre Jeanne-Marie part pour Tréguier.

— C'est ainsi, ajouta le maître de ferme : chacun d'eux vers la ville qui est au bout de son horizon. »

La maison d'Abgrall, en effet, était ouverte sur le chemin de Guingamp ; le père de Jeanne-Marie avait ses terres au long de la route de Belle-Isle ou de Tréguier. Et ces vieux Bretons ne l'ignoraient pas : pour la première fois que l'on quitte sa *contrée*, si l'on cherche le détour, au lieu de suivre un sentier tout prêt, on trouvera au bout la malechance.

C'était d'une pratique si formelle que les deux voisins ne se rencontraient guère qu'à l'église, le dimanche. Cependant leurs maisons se touchaient presque, en se tournant le dos ; les deux courtils étaient séparés par un simple hallier, où les enfants s'amusaient à passer entre les troncs d'aubépine, ainsi que des fauves par les sentes creusées au travers des haies profondes. Jeanne et Guillerme avaient toujours mené leurs jeux sous les pommiers de ce double enclos ; peu de leurs camarades du bourg y étaient admis.

Bonomic n'eût pas permis à sa fille de s'ébattre par le chemin banal. Mais ce n'est pas qu'il se fût mis en tête d'inventer des rigueurs ; il aurait menti à sa renommée de facile humeur et il aurait renoncé à son surnom de *Bonomic*. Tout au contraire, trouvant la vie douce, il ne voulait autour de lui que des visages riants. La terre de ses champs rendait la semence au centuple, et ses biens s'étendaient au soleil plus loin que l'horizon ; après les héritiers de Kerméno, c'était sa *pennherez* dont on dotait le mieux l'avenir. Cette fille unique était au fond de toutes ses pensées ; il l'aimait d'une tendresse singulière, comme « la meilleure de ses richesses », ou « la jolie fleur de son enclos » ; elle avait, dès ses jeunes années, les promesses d'un beau printemps : Bonomic couvait de ses deux yeux ce trésor. Il fallut toute la vanité d'une éducation accomplie pour décider ce père idolâtre à une séparation. Comme il arrive où les enfants occupent tant de place, sa femme tenait un rôle bien effacé ; on l'appelait d'ordinaire par le diminutif God ou Godon, quelquefois Margodic, une sorte de sobriquet ; jamais elle n'entendit son nom de Marguerite qui l'eût

rétablie dans sa dignité. Mais l'excellente femme s'était résignée; elle acceptait comme un devoir d'être la première des servantes, et elle n'y mettait pas du tout l'idée d'une humiliation; son vœu à elle, comme à son mari, c'était que Jeanne traversât dans une illusion sa tiède et courte matinée de jeunesse: son tour ne viendrait-il pas, à l'heure sonnée, de porter le fardeau?

Guillerm fut élevé à une discipline plus austère. Jozon Abgrall

avait été marin; les inconstances de la mer lui avaient laissé certaine inquiétude du lendemain et, avec ce souci de ce qui est à venir, un sens grave de la vie; son expérience des choses lui assurait, dans les circonstances imprévues, une grande autorité en ce coin de terre où tout était régi par l'habitude; s'il ne partageait pas avec Bonomic le prestige de la fortune, il n'en était pas moins fréquenté; mais on l'abordait sans flatterie, et on le



consultait avec sincérité, comme le *sage* du pays. Rien qu'à le rencontrer sur la route, on était rassuré; on eût dit que sa seule présence conjurait le mauvais temps et qu'il ne sortait que pour veiller sur la région... On le voyait d'ordinaire traverser le chemin qui longeait l'enclos. Il dépassait des épaules la haie de bordure. Après un coup d'œil jeté autour des enfants assis ou courant sous les pommiers, Abgrall continuait vers les collines de Gurunhuel; les bras en croix derrière le dos, à la façon d'un matelot désœuvré, le corps penché comme sur le navire jadis au perpétuel balancement des flots, il allait sans but, regrettant peut-être les larges horizons anciens, entraîné vers un monde fictif où n'avait accès nul de ces laboureurs auxquels il répondait par un signe de tête sur son passage. Tout à coup il s'arrêtait pour écouter; dès qu'il n'entendait plus les cris des deux enfants dans le courtil, il revenait sur ses pas comme s'il avait eu peur de s'égarer par des champs si connus pourtant; privé de la boussole et des étoiles, rejeté de la mer, ce marin ne savait plus sa route et il ne se dirigeait que sur la voix de son fils au lointain.

Un jour, il cessa brusquement d'errer à l'aventure, quand Guillerm fut parti pour le collège; Jozon Abgrall ne sortait plus au delà de son enclos, et il semblait retenu sur cette verdure tant foulée naguère, à chercher les vestiges de l'absent. La saison des études s'écoulait uniforme, sans incidents et sans souvenirs. Aux vacances, c'était fête dans les familles, surtout chez Bonomic; Abgrall se plaisait à une joie plus discrète. L'ancien matelot n'apprenait pas sans émotion les succès de son fils, et il nourrissait l'espérance d'avoir un prêtre dans sa maison. A Guin-

gamp, les *humanités* étaient incomplètes; le jeune homme fut donc envoyé en rhétorique au petit séminaire de Tréguier.

Jeanne-Marie avait déjà terminé son éducation; elle était l'orgueil de Bonomic; il la conduisait dans tous les *pardons* d'alentour, et il rayonnait de gloire. Vers l'automne, elle demanda pourtant à son père de retourner au couvent et d'entrer en religion; à cette nouvelle il eut un accès de colère folle: plutôt que de consentir à ce sacrifice, il aurait mis le feu à la maison de ferme et jeté tous ses biens en cendre aux vents du ciel!...

A Tréguier, la « vocation » de Guillerm Abgrall ne se décidait pas. La mort de ses parents vint alors jeter un trouble profond sur ses projets d'avenir; il avait des maîtres d'un esprit élevé; au lieu de violenter ses résolutions, ils disaient, dans le style familier à son père, que « c'est perdre la moisson que de couper le blé avant le temps ». Et soudain, ses études finies, il enferma ses livres dans un coin du cellier; un penchant l'entraînait vers des plaisirs bruyants, et il se prit à courir les *pardons*, les assemblées.

Timide à l'abord, il était agréé des jeunes filles, qui préféraient ce doux cavalier à leurs brusques danseurs de Cornouaille. Il opérait sur elles un effet d'enchantement; ses entretiens les tenaient songeuses; la ronde tournée, pas une ne quittait son bras, en se livrant aux éclats accoutumés sur ces prés ouverts. Ses rivaux plaisaient son art de séduction, mais sans succès; ils l'avaient surnommé « le *kloarek* manqué », ou encore « le confesseur des danseuses »; ce qui rendait plus ardente leur envie, c'est que pas une des paysannes ne daignait leur redire les propos de

Guillerm : elles s'en allaient de lui comme au sortir du confessionnal, dans un suave recueillement.

Au cours de ses galanteries, il n'eut à subir qu'un affront. C'est un jour qu'il se présenta devant Jeanne-Marie, pour la première fois, sur une place de *pardon*. Peut-être se montra-t-il trop réservé? Elle s'aperçut de son embarras, et elle mit quelque amour-propre sans doute à triompher de cet invincible : jalousie ou indifférence, elle l'accueillit par un refus formel.

De ce jour-là, il ne reparut pas à ces réunions. Il restait de longues heures par la maison, inoccupé, silencieux, quelquefois s'asseyant sur l'escabeau où son père, au coin du foyer, aimait à conter ses aventures de marin ou à songer aux plages jadis abordées, tandis que sa mère, au rouet, chantait un *gwerz* navrant. Sur le tard, Guillerm allait jusqu'au courtil, dont il faisait vingt fois le tour, visiblement accablé de ses souvenirs. Dans le bourg on disait que le fils Abgrall prenait le chemin de la démence...

Un soir, il entendit une voix l'appeler, au delà de cette haie d'aubépine dont il n'osait plus approcher : « Guillermic ! » disait doucement une voix de femme. Oui, c'était Jeanne ! Elle était là-bas, de l'autre côté du hallier, comme autrefois, à l'attendre...

Quand il fut auprès d'elle, de quel accent tout ensemble de repentir et de reproche elle murmura : « J'avais dans l'esprit que vous seriez à Dieu, Guillerm, et vous prêtre, je voulais être religieuse : c'était une autre union... »

Et il est devant elle, sans parole, comme foudroyé par un archange ; il la contemple à travers des larmes qu'il ne retient plus ; et puis, après un sanglot :

« Moi prêtre, et toi en ce monde... Oh ! Jeanne, jamais !... »

Les pâles lueurs du soir étendent comme un voile bleuâtre autour des deux fiancés. Les oiseaux du courtil font silence, ravis d'écouter ce premier dialogue d'amour. D'enivrantes senteurs d'aubépine montent dans le ciel ; et un vent léger, caressant les arbustes, verse sur les têtes inclinées des jeunes amants quelques blancs pétales, comme pour bénir leurs fiançailles.

Par le grand chemin qui descend de Gurunhuel on entend les sonnaillies d'un attelage et en même temps une chanson de roulier qui traîne ses notes mélancoliques ; dans les vastes champs déserts l'écho prête à ces bruits tardifs un sens particulier d'attendrissement.

Et Jeanne pourtant, derrière les églantiers et les aubépines, paraît anxieuse : « Vois ce hallier qui nous sépare, dit-elle. Je me figure, petit Guillerm, être en quelque cloître où tu serais venu ainsi m'apporter ton serment.

— Dans ton couvent je ne te verrais pas de même, ma douce Jeanne, avec tes blonds cheveux parés et ces blanches fleurs de printemps sur ta coëffe de dentelle... Ne nous livrons pas à des pressentiments. Ecoute ces oiseaux du bon Dieu qui chantent à présent leur antienne du soir ; c'est une heure de joie : n'ayons que la sagesse des petits oiseaux... »

Mais sa voix à lui-même, pour avoir nommé le malheur, sonne douloureusement ; ils ont agité les ombres de la fatalité, et maintenant, au fond de leurs regards, se glisse une vague angoisse ; il leur semble que sur leur bonheur vient de passer un souffle d'infinie pitié.

Une cloche se mit à tinter pour les dévotions de mai :

« Je ne vous ai pas encore aperçu, dit Jeanne, au mois de Marie... »

Et soupirant elle ajouta :

« Ce soir, à la sortie de l'église, tu m'offriras l'eau bénite... » C'était l'aveu public ; elle allait donc aux yeux de tous donner sa main.

La moisson était rentrée, et les récoltes avaient dépassé les vœux de Bonomic ; on était certain que chaque métayer, à la Saint-Michel, s'acquitterait de ses redevances : c'était une année prospère. A la maison de ferme cependant ne régnait pas la gaieté

de coutume, ce soir de fin d'été ; Bonomic manquait lui-même de jovialité ; il allait et venait, contrarié, soucieux. Lorsque les gens furent couchés, il appela Godon :

« J'ai tout de même regret, faisait-il, d'avoir tant contrarié ce garçon. C'est le fils d'un voisin que j'avais en estime ; le jeune homme a de bonnes manières et on le dit aimé des honnêtes personnes. Mais lui accorder ma fille en mariage !... Et toi, God, voyons ; si tu avais été à ma place, le maître?... C'est vrai que je l'ai reçu sans façon, avec un couplet ou deux ; mais on connaît mon habitude de donner le tour d'une chanson à mes réponses, quand on me met hors de moi ; ainsi le monde ne s'aperçoit jamais de ma mauvaise humeur, à laquelle je laisse le temps de se dissiper... »

Et l'étrange homme de recommencer le « *sonn* du refus » :

« — ... Par exemple, ma fille Jeanne — ne se mariera pas encore, pour encore, — elle ne se mariera pas encore ; — elle restera dans les deux ou trois ans — à courir les ébats encore, pour encore.

« Prenez donc votre sac, petit *kloarek*, — mettez-le sur votre épaule, oui donc, — mettez-le sur votre épaule ; — autant vaut-il pour vous que vous l'ayez à présent — que de l'avoir l'an prochain, oui donc... — »

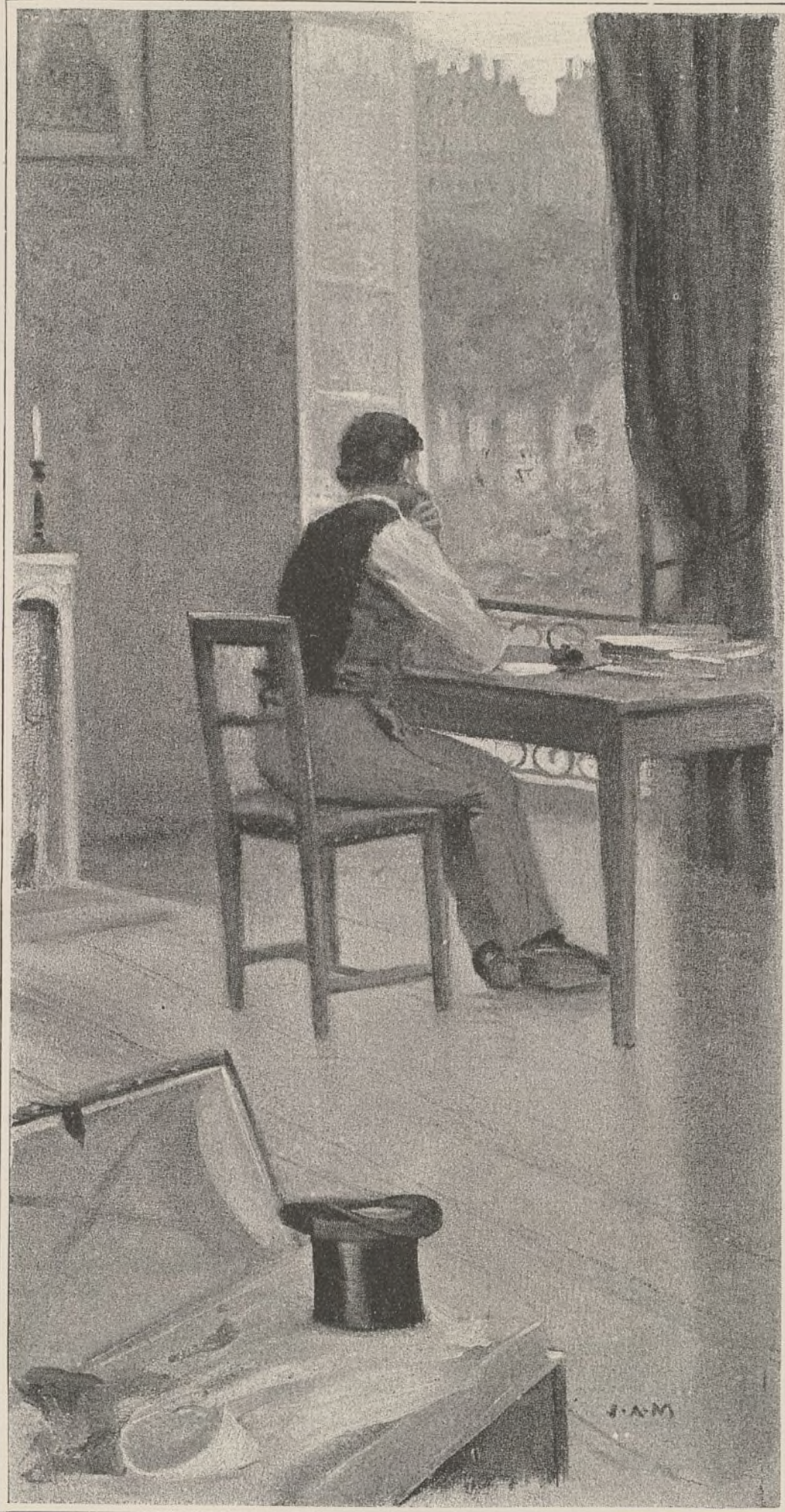
Pendant ce temps, Godon restait assise, morne et patiente, sachant que tout son soin était d'écouter. Bonomic réfléchit et continua : « Et cette pauvre Jeanne ? Elle n'a pas murmuré ; mais que pense-t-elle en sa conscience ? Après tout, une fille a le loisir de se consoler, et je lui procurerai de la distraction au besoin... Sur ma foi ! elle était déjà tou-

chée au cœur ; celui-là l'aurait ensorcelée comme une petite danseuse des *pardons*. Il est juste de reconnaître de la distinction à Guillerm. As-tu remarqué, God, qu'il n'a pas eu un mot de courroux ? J'aurais préféré des imprécations à l'adieu qu'il nous a laissé en passant le seuil ; ce *kenavo* m'a remué, et je comprends qu'il vous ait fendu l'âme à tous... »

A cet instant, une voiture roula derrière la maison, sur le pavé d'une cour. Un long cri de détresse retentit en haut, dans la chambre de Jeanne, cette nuit-là, quand Guillerm Abgrall ferma sa porte, fuyant ces lieux où il avait souffert et aimé.

..... Il alla jusqu'à Rennes. Réfugié dans un faubourg de l'antique cité bretonne, ignoré, solitaire, il demanda l'oubli ou l'apaisement à l'étude. Il ne cessait de se ressouvenir ; l'ennui le suivait partout, exaspérant son mal, tenant sa vie sombre et décolorée, comme si le soleil s'était éloigné de lui.

Il s'était avoué que l'irréparable était accompli ; toute plainte, toute colère serait vaine ; s'occuper encore de l'avenir qui fut dans ses vœux, c'était se heurter au seuil d'une tombe, ou implorer une inexorable nécessité... Et il avait imploré pourtant ; mais on avait eu pour le suppliant le cœur du bourreau, et on l'avait reçu avec des chants ironiques. A cette pensée, une révolte soulevait tout son être encore meurtri. Que Jeanne eût été innocente d'un



tel outrage, ou qu'elle en fût victime elle-même, lui ne discernait plus personne en sa rancune; sa malédiction embrassait confusément la famille entière; pour un seul qui l'avait réprouvé, il les enveloppait tous de sa haine... Cet état d'esprit fut lent à guérir; mais ce ressentiment, en raison de sa violence, finit par s'éteindre; le cœur de Guillerme s'apaisait; c'était le calme, sinon l'oubli; le passé s'en allait avec le temps, et Guillerme Abgrall crut même l'avoir effacé sous l'indifférence.

Un jour de grande fête, il avait décidé de courir par les champs et les bois, pour sortir de la foule et du bruit. Dans les rues se pressait une cohue bigarrée aux costumes divers: on aurait dit toute la région convoquée à Rennes. Guillerme reconnut des Cornouaillais à leur ample chapeau garni du long ruban de velours noir; il sourit au gracieux *jubilé* des Trécorroises. Mais de quel coup n'est-il pas frappé soudain, en apercevant, avec des gens du pays natal, Bonomic et Jeanne-Marie! Toutefois il reste hésitant; car ce n'est plus cette jeune fille d'une rare beauté, à laquelle il n'a renoncé que sous la torture; sa joue a pâli et la flamme de ses grands yeux azurés s'est éteinte; au lieu de la rose printanière, c'est quelque fleur tardive sur laquelle a soufflé le premier vent d'automne; elle va, la riche *pennherez*, insensible à ce qui l'entoure, chancelante et penchée comme une créature touchée du mal: ce n'est plus que l'ombre de Jeanne-Marie! Guillerme s'oublie à marcher sur ses pas, perdu dans la multitude, jusqu'au soir; et il l'a vue, la fête fermée, au moment de reprendre la route du bourg lointain, se retourner encore vers la ville et essuyer, avec un soupir, des larmes furtives...

Depuis cette fortuite rencontre, Abgrall se sent repris des regrets à peine apaisés. L'affliction dont Jeanne est frappée, il se demande s'il ne doit pas s'en accuser lui-même, et ses souvenirs se ravivent à un remords. Ce nouvel état devient intolérable. Se rappelant qu'il a pu déjà une fois se soustraire à cette cruelle influence, l'idée lui surgit qu'il s'en affranchira peut-être en fuyant au delà encore, où ne lui parviendra rien du pays qui lui remette sa songerie en tête. Nécessaire et dur exil!

..... Il est arrivé à Paris. Ses goûts l'ont porté vers un quartier discret; le logement qu'il a choisi donne sur le revers d'un jardin public. De sa fenêtre il peut entrevoir le flot incessant des promeneurs; mais ces houles populaires s'écoulent sans bruit; les longs arbres alignés étouffent tout écho; de ses hauteurs, ces passants lui ont l'air de gens condamnés à circuler tout en bas silencieusement.

Bientôt Abgrall subit tout l'effet de la solitude dont il jouit sous le remous de cette foule. Son horreur de la rue le livre à ses penchants de contemplatif, et l'esprit qu'il a emporté de Bretagne revient alors et l'occupe sans partage: voilà qu'il éprouve le mal du regret. Non, rien de Paris ne lui rappelle le pays de Cornouaille, et il se prend à en chercher partout la douce réminiscence; le nostalgique Breton expie sa désertion volontaire. Et l'image de Jeanne est obstinée à le poursuivre; elle ne le quitte plus, elle hante ses rêves et se penche à son chevet, sans qu'il tente maintenant de dissiper cette obsession; elle lui apparaît sous un charme singulier et il en reçoit l'impression d'un bonheur évanoui prématurément. Peu à peu sa vie s'est comme dédoublée; sa pensée le tient là-bas autour de Jeanne et il assiste à son déclin à elle avec une anxiété farouche.

Il sait bien qu'elle est la proie d'un mal implacable, qu'elle se flétrit comme un fruit atteint au cœur. Les médecins se sont consultés en hochant la tête: « Ici l'art est impuissant, ont-ils dit; s'il y a un remède, il est dans le secret de Dieu ». Car elle a crié sa peine à Dieu seul, comme une abandonnée.

Son père lui aura demandé, quelque jour: « Peut-être as-tu formé un vœu indiscret qui n'est pas encore rempli. On en subit quelquefois la peine dès ce monde. Parle seulement, et s'il est en mon pouvoir, tu seras délivrée.

— Vous auriez pu me sauver, mon père, si vous aviez dit cela dans un autre temps. Mais votre volonté a été faite. »

Et maintenant qu'elle a donné à son père le pardon, on dirait qu'elle se hâte vers sa fin. Mais elle adresse des adieux déchirants à celui dont elle attendait le salut et qui ne reviendra pas: les saura-t-il, et ce suprême regret sera-t-il jamais entendu? Alors, la pauvre âme serait consolée.

A l'émotion qui l'étreint, lui, au loin, reconnaît que le destin est proche pour elle. C'est vers le soir, un soir de mars; le vent crie au dehors, et il a cette même voix désolée qu'on entend par les chemins creux de Bretagne. En sa rêverie, Guillerme revoit le vieil enclos; le pâle lis du courtill aimé, Jeanne lui apparaît une dernière fois touchante comme la fille de Jephthé. Ce soir-là, souhaitant une illusion encore, elle a revêtu la blanche robe d'épousée, et elle est descendue dans le verger, au bras de son père; agenouillée au bord du hallier où elle reçut le serment de Guillerme, elle est seule, elle se voit bien seule aujourd'hui, sous l'ombrage symbolique du long voile de mariée qu'on a suspendu à la haie d'aubépine. L'églantier n'a pas encore fleuri; les oiseaux voltigent entre les arbres défeuillés, effarouchés comme aux approches d'une tourmente; une cloche tinte à la tour paroissiale, c'est le glas qui annonce la fin du jour: triste Jeanne, c'est donc là son carillon nuptial! Ses regards interrogent le chemin de Gurunhuel où chantait jadis le roulier, par un doux soir de mai; désespérée, résignée peut-être, elle détourne les yeux de son cher enclos où frissonne le vent de mars... Et on l'a emportée mourante...

Telle fut la vision de Guillerme Abgrall. Il y a des âmes auxquelles les intersignes ne mentent pas. Or, il avait entendu, ce soir-là, vers le coucher du soleil, des soupirs inusités devant sa porte: c'était donc l'adieu de Jeanne-Marie. Cette fois, rien au monde ne l'aurait retenu; à ce souverain appel, il retourna en Cornouaille. Entre Gurunhuel et Plougonver, au retour, il ouït un carillon funèbre qui montait de la vallée. Il courut droit au cimetière; les gens du deuil en sortaient, et chacun s'écartait de lui en le nommant: « C'est Guillerme Abgrall! »

..... Depuis, Guillerme Abgrall a passé un long temps à se frapper la poitrine; ses regrets n'ont jamais été ensevelis. Croyant qu'il remplissait le dernier vœu de Jeanne, il est allé au séminaire et il est devenu prêtre. Aujourd'hui, l'abbé Abgrall est *recteur* dans sa paroisse natale, où il fait pénitence au milieu de ses morts aimés. On le voit souvent errer entre les tombes; mais nul ne se doute de l'austère joie que goûte l'ancien *kloarek* à bercer ses tristesses sous la monotonie des prières et à entretenir sa secrète blessure au cœur.

N. QUELLIEN.

(Illustrations de J.-A. Muenier).





(Il est interdit de vendre séparément cette reproduction)

LES DEUX RIVALES

Ayuntamiento de Madrid



Les Apparitions Et leur Constatation Scientifique

Par Camille Flammarion.

NOTRE fin de siècle ressemble un peu à celle du siècle précédent. L'esprit se sent fatigué des affirmations de la philosophie qui se qualifie de positive. On croit deviner qu'elle se trompe. Après Voltaire et l'école du XVIII^e siècle, on a écouté Mesmer, Lavater, Swedenborg, Saint-Martin (le philosophe inconnu), Dupont de Nemours, et plus d'un penseur d'allures mystiques, chacun d'eux ayant d'ailleurs une valeur scientifique réelle, beaucoup plus grande qu'on ne l'a cru en général. Mesmer, par exemple, était plus avancé que toute l'Académie des Sciences sur la théorie des ondulations de l'éther, c'est-à-dire sur la base même de la physique moderne. Mais on se sentait surtout animé du désir de trouver du nouveau dans les forces de la nature, et autour du berceau du magnétisme animal flottaient mille rêves d'avenir et comme un espoir de transformation physique de l'humanité.

Il en est de même aujourd'hui. Auguste Comte et Littré ont paru tracer à la science sa voie définitive, sa voie « positive ». N'admettre que ce que l'on voit, ce que l'on touche, ce que l'on entend, ce qui tombe sous le témoignage direct des sens, et ne pas chercher à connaître l'inconnaissable : depuis trente ou quarante ans, c'est la règle de conduite de la science.

Mais voici. En analysant les témoignages de nos sens, on trouve qu'ils nous trompent absolument. Nous voyons le soleil, la lune et les étoiles tourner autour de nous : c'est faux. Nous sentons la terre immobile : c'est faux. Nous voyons le soleil se lever au-dessus de l'horizon : il est au-dessous. Nous touchons des corps solides : il n'y en a pas. Nous entendons des sons harmonieux : l'air ne transporte que des ondulations silencieuses en elles-mêmes. Nous admirons les effets de la lumière et des couleurs qui font vivre à nos yeux le splendide spectacle de la nature : en fait, il n'y a ni lumière, ni couleurs, mais seulement, des mouvements étherés obscurs qui, en frappant notre nerf optique, nous donnent les sensations lumineuses. Nous nous brûlons le pied au feu : c'est, à notre insu, dans notre cerveau seulement, que réside la sensation de la brûlure. Nous parlons de chaleur et de froid : il n'y a dans l'univers ni chaleur ni froid, mais seulement du mouvement. Ainsi nos sens nous trompent sur la réalité. Sensation et réalité sont deux.

Ce n'est pas tout. De plus, nos cinq pauvres sens sont insuffisants. Ils ne nous font sentir qu'un très petit nombre des mouvements qui constituent la vie de l'Univers. Pour en donner une idée, je répéterai ici ce que j'écrivais dans *Lumen*, il y a vingt ans : « Depuis la dernière sensation acoustique perçue par notre oreille, due à 36,850 vibrations par seconde, jusqu'à la première sensation optique perçue par notre œil, due à 458,000,000,000,000 de vibrations dans la même unité de temps, nous ne pouvons rien percevoir. Il y a là un intervalle énorme avec lequel aucun

sens ne nous met en relation. Si nous avions d'autres cordes à notre lyre, dix, cent, mille, l'harmonie de la nature se traduirait plus complètement en les faisant entrer en vibrations ». D'une part, nos sens nous trompent ; d'autre part, leur témoignage est tout à fait incomplet. Il n'y a pas là de quoi être si fiers et poser en principe une prétendue philosophie positive.

Sans doute, il faut bien nous servir de ce que nous avons ; la foi religieuse dit à la raison : « Ma petite amie, tu n'as qu'une lanterne pour te conduire : souffle dessus et laisse-toi mener par moi ». Ce n'est pas notre avis. Nous n'avons qu'une lanterne, et même une assez mauvaise ; mais l'éteindre serait le comble de l'aveuglement. Reconnaissons au contraire, en principe, que la raison ou, si l'on veut, le raisonnement doit toujours et en tout être notre guide. Hors de là, il n'y a plus rien du tout. Mais ne circonscrivons pas la science dans un cercle étroit. J'en reviens encore à Auguste Comte, parce qu'il est le fondateur de l'école moderne, et qu'il représente l'un des plus grands esprits de notre siècle. Il limite la sphère de l'astronomie à ce qu'on savait de son temps. C'est tout simplement absurde. « Nous concevons, dit-il, la possibilité d'étudier la forme des astres, leurs distances, leurs mouvements, tandis que nous ne saurons jamais étudier, par aucun moyen, leur composition chimique ». Ce célèbre philosophe est mort en 1857. Cinq ans plus tard, l'analyse spectrale faisait précisément connaître la composition chimique des astres et classait les étoiles dans l'ordre de leur nature chimique.

L'inconnu d'hier est la vérité de demain.

Voici, par exemple, un sujet, un seul, un seul, celui des apparitions de mourants à une personne plus ou moins éloignée. Les positivistes haussent les épaules lorsqu'ils entendent parler de billevesées pareilles ; s'en occuper même un instant, c'est perdre son temps, c'est de plus tomber dans la superstition des siècles disparus. Il est *impossible*, affirment-ils, qu'une personne apparaisse à une autre, ou lui témoigne, d'une manière quelconque, qu'elle passe de vie à trépas. Le mot « impossible » n'était déjà plus français du temps de Napoléon. Il n'est plus dans le dictionnaire philosophique depuis le développement aussi stupéfiant qu'inattendu de la physique moderne. Après la photographie, la vapeur, le télégraphe, le téléphone, l'analyse spectrale des astres, la suggestion mentale et l'hypnotisme, celui qui déclare pouvoir tracer aujourd'hui les limites du possible retarde, pour le moins, d'un demi-siècle sur le plus petit élève de l'école primaire.

On objecte : comment nous expliquer de telles transmissions ? Nous ne devons admettre que ce que nous sommes en état d'expliquer.

Erreur non moindre. Expliquez-vous pourquoi une pierre

tombe ? Non, n'est-ce pas. Vous ne connaissez pas l'essence de la pesanteur. Alors soyez plus modestes et ne blâmez pas ceux qui désirent en savoir un peu plus long.

Les apparitions existent-elles ? Voilà la question. Si elles existent, il faut les admettre. Nous les expliquerons plus tard... si nous pouvons.

Oh ! elles ne datent pas d'hier ou, tout au moins, ce n'est pas d'aujourd'hui seulement qu'on en parle. Le plus ancien livre connu, la Bible, est plein de récits de cet ordre, parmi lesquels l'apparition de Samuel à Saül chez la pythonisse d'Endor, racontée au chapitre XXVIII du Livre des Rois, est certainement digne d'attention. Le Nouveau Testament et les vies des Saints continuent la série, et malgré le caractère miraculeux et l'aspect légendaire du plus grand nombre de ces récits, il n'est pas démontré que plusieurs de ces apparitions ne soient véridiques. Vers la même époque de l'origine du christianisme, les auteurs profanes ont plus d'une fois traité la même question, et voici par exemple un fait assurément curieux (que j'ai déjà rappelé dans *Uranie*) cité par Cicéron lui-même dans son traité *De Divinatione* (I, 27).

« Deux amis arrivent à Mégare et vont se loger séparément. A peine l'un des deux est-il endormi qu'il voit devant lui son compagnon de voyage lui annonçant d'un air triste que son hôte a formé le projet de l'assassiner, et le supplie de venir le plus vite possible à son secours. L'autre se réveille ; mais persuadé qu'il a été abusé par un songe, il ne tarde pas à se rendormir. Son ami lui apparaît de nouveau et le conjure de se hâter, parce que les meurtriers vont entrer dans sa chambre. Plus troublé, il s'étonne de la persistance de ce rêve et se dispose à aller trouver son ami. Mais le raisonnement, la fatigue finissent par triompher : il se recouche. Alors son ami se montre à lui pour la troisième fois, pâle, sanglant, défiguré. « Malheureux, lui dit-il, tu n'es point venu lorsque je t'implorais ! C'en est fait ; maintenant venge-moi. Au lever du soleil, tu rencontreras à la porte de la ville un chariot plein de fumier ; arrête-le et ordonne qu'on le décharge ; tu trouveras mon corps caché au milieu ; fais-moi rendre les honneurs de la sépulture et poursuis mes meurtriers. »

« Une ténacité si grande, des détails si suivis ne permettent plus d'hésitation ; l'ami se lève, court à la porte indiquée, y trouve le char, arrête le conducteur qui se trouble, et dès les premières recherches, le corps de son ami est découvert. »

Tel est le récit de Cicéron. Sans doute les hypothèses ne manquent pas pour répondre au point d'interrogation. On peut dire que l'histoire n'est peut-être pas arrivée telle que Cicéron la raconte ; qu'elle a été amplifiée, exagérée ; que deux amis arrivant dans une ville étrangère peuvent craindre un accident ; qu'en craignant pour la vie d'un ami, après les fatigues d'un voyage et au milieu du silence de la nuit, on peut arriver à rêver qu'il est victime d'un assassinat. Quant à l'épisode du chariot, les voyageurs peuvent en avoir vu un dans la cour de l'hôte, et le principe de l'association des idées vient le rattacher au songe. Oui, on peut faire toutes ces hypothèses explicatives ; mais ce ne sont que des hypothèses. Admettre qu'il y a eu vraiment communication entre le mort et le vivant est une autre hypothèse.

Cette autre hypothèse est peut-être la moins hypothétique de toutes, à en juger par le nombre des faits authentiques que l'on commence aujourd'hui à constater scientifiquement. Nous en avons plus d'un sous la main à soumettre ici à l'appréciation de nos lecteurs. Nous commencerons par le suivant, qui vient d'être publié, avec tous les documents susceptibles d'en garantir l'absolue véracité, dans l'excellente

revue spéciale fondée tout récemment précisément à propos de ces phénomènes, les *Annales des Sciences psychiques*, de M. le docteur Dariex. Voici ce fait.

« Dans les premiers jours de novembre 1869, je partis de Perpignan, ma ville natale, pour aller continuer mes études de pharmacie à Montpellier. Ma famille se composait, à cette époque, de ma mère et de mes quatre sœurs. Je la laissai très heureuse et en parfaite santé.

« Le 22 du même mois, ma sœur Hélène, une superbe fille de dix-huit ans, la plus jeune et ma préférée, réunissait à la maison maternelle quelques-unes de ses camarades.

« Vers trois heures de l'après-dîner, elles se dirigèrent, en compagnie de ma mère, vers la promenade des Platanes. Le temps était très beau. Au bout d'une demi-heure, ma sœur fut prise d'un malaise subit : « Mère, dit-elle, je sens un frisson étrange courir par tout mon corps ; j'ai froid et ma gorge me fait grand mal. Rentrons. »

« Douze heures après, ma bien-aimée sœur expirait dans les bras de ma mère, asphyxiée, terrassée par une angine couenneuse que deux docteurs furent impuissants à dompter.

« Ma famille, — j'étais le seul homme pour la représenter aux obsèques — m'envoya télégramme sur télégramme à Montpellier.

« Par une terrible fatalité que je déplore encore aujourd'hui, aucun ne me fut remis à temps.

« Or, dans la nuit du 23 au 24, dix-huit heures après la mort de la pauvre enfant, je fus en proie à une épouvantable hallucination.

« J'étais rentré chez moi à deux heures du matin, l'esprit libre et encore tout plein du bonheur que j'avais éprouvé dans les journées des 22 et 23, consacrées à une partie de plaisir. Je me mis au lit très gai. Cinq minutes après, j'étais endormi.

« Sur les quatre heures du matin, je vis apparaître devant moi la figure de ma sœur, pâle, sanglante, inanimée, et un cri perçant répété, plaintif, venait frapper mon oreille : « Que fais-tu, mon Louis ? Mais viens donc, mais viens donc ! »

« Dans mon sommeil nerveux et agité, je pris une voiture ; mais hélas ! malgré des efforts surhumains, je ne pouvais pas la faire avancer.

« Et je voyais toujours, ma sœur pâle, sanglante, inanimée, et le même cri perçant, répété, plaintif, venait frapper mon oreille : « Que fais-tu, mon Louis ? Mais viens donc, mais viens donc ! »

« Je me réveillai brusquement, la face congestionnée, la tête en feu, la gorge sèche, la respiration courte et saccadée, tandis que mon corps ruisselait de sueur.

« Je bondis hors de mon lit, cherchant à me ressaisir... Une heure après, je me remis au lit ; mais je ne pus retrouver le repos.

« A onze heures du matin, j'arrivai à la pension, en proie à une insurmontable tristesse. Questionné par mes camarades, je leur racontai le fait brutal tel que je l'avais ressenti. Il me valut quelques railleries. A deux heures, je me rendis à la Faculté, espérant trouver dans l'étude quelque repos.

« En sortant du cours, à quatre heures, je vis une femme en grand deuil s'avancer vers moi. A deux pas de moi, elle souleva son voile. Je reconnus ma sœur aînée qui, inquiète sur moi, venait, malgré sa légitime douleur, demander ce que j'étais devenu.

« Elle me fit part du fatal événement que rien ne pouvait me faire prévoir, puisque j'avais reçu des nouvelles excellentes de ma famille le 22 novembre au matin.

« Tel est le récit que je vous



livre, sur l'honneur, absolument vrai. Je n'exprime aucune opinion, je me borne à raconter.

« Vingt ans se sont écoulés depuis lors, l'impression est toujours aussi profonde — maintenant surtout — et si les traits de mon Hélène ne m'apparaissent pas avec la même netteté, j'entends toujours ce même appel plaintif, multiplié, désespéré : « Que fais-tu donc, mon Louis ? Mais viens donc, mais viens donc ! »

LOUIS NOELL
Pharmacien à Cette.

Ce récit est accompagné de documents destinés à en confir-

mer l'authenticité. Nous citerons de ces documents la lettre suivante de la sœur de l'observateur :

« Mon frère m'a priée, sur votre demande, de vous envoyer le récit de l'entrevue que j'eus avec lui, à Montpellier, après la mort de notre sœur Hélène. Selon votre désir et le sien, je viens, malgré l'amertume de souvenirs aussi douloureux, vous apporter mon témoignage.

« En voyant dans la rue mon frère, qui fut le premier à me reconnaître, malgré mes vêtements de deuil, je compris qu'il ignorait encore la mort d'Hélène. « Quel malheur nous frappe encore ? » s'écria-t-il. Apprenant de ma bouche la mort d'Hélène,



il me serra les bras avec une telle violence que je faillis tomber à la renverse ; rentrée à la maison, j'eus à supporter une scène terrible. Fou de colère, mon frère, très nerveux, très ardent, mais très bon aussi, me maltraita presque. « Quelle fatalité, » s'écriait-il, quel malheur ! Oh ! les dépêches, pourquoi ne les ai-je donc pas reçues ? » Et il frappait violemment la table avec les deux mains... Coup sur coup, il avala trois grandes carafes d'eau. Un moment, je le crus fou, tellement son regard était égaré...

« Quand il eut repris ses esprits, quelques heures après, il dit : « Oh ! j'en étais sûr, un grand malheur devait fondre sur moi. » Il me raconta alors l'hallucination qu'il avait éprouvée dans la nuit du 23 au 24.

« THÉRÈSE NOELL. »

Ce cas d'apparition paraît être du même ordre que celui de Cécéron. En général, on nie ce genre d'observations, on les attribue à des hallucinations toutes simples qui, par une coïncidence absolument fortuite, auraient concordé avec des événements réels. Certes, le hasard est parfois bien extraordinaire ; mais vraiment serait-il sage, serait-il logique, serait-il satisfaisant de lui attribuer de pareilles coïncidences ? Il ne le semble pas. Éclairons notre jugement par d'autres exemples.

Au mois de septembre de l'année 1857, le capitaine G... W..., du 6^e régiment des dragons anglais, partit pour les Indes afin de rejoindre son régiment. Sa femme resta en Angleterre ; elle demeurait à Cambridge. Dans la nuit du 14 au 15 novembre 1857, vers le matin, elle rêva qu'elle voyait son mari ayant l'air anxieux et malade ; après quoi elle se réveilla, l'esprit très agité. En ouvrant les yeux elle vit de nouveau son mari debout à côté de son lit. Il lui apparut en uniforme, les mains pressées contre la poitrine. Ses cheveux étaient en désordre et sa figure très pâle, ses grands yeux noirs la regardaient fixement, et il avait l'air très excité. Sa bouche était contractée d'une façon particulière, comme cela lui arrivait lorsqu'il était agité. Elle le vit avec tous les détails de ses vêtements, et aussi distinctement qu'elle l'avait jamais vu durant toute sa vie, et elle se rappela avoir vu entre ses mains le devant de sa chemise blanche, qui cependant n'était pas taché de sang. Son corps semblait se pencher en avant avec un air de souffrance, et il faisait un effort pour parler ; mais on n'entendait aucun son. L'apparition dura une minute environ et s'évanouit.

Sa première idée fut d'arriver à se rendre compte si elle était

réellement éveillée. Elle se frotta les yeux avec le drap et sentit qu'elle le touchait réellement. Son petit neveu était dans son lit, avec elle ; elle se pencha sur cet enfant qui dormait et elle écouta sa respiration. Elle en entendit distinctement le bruit, et elle se rendit compte alors que ce qu'elle venait de voir n'était pas un rêve. Inutile d'ajouter qu'elle ne dormit plus cette nuit-là.

Le matin suivant, elle raconta tout ceci à sa mère, et elle exprima la conviction que le capitaine W... était tué ou dangereusement blessé, malgré l'absence de taches de sang sur ses vêtements qu'elle avait observés. Elle fut tellement impressionnée par la réalité de cette apparition, qu'elle refusa, à partir de ce moment, toutes les invitations. Une jeune amie la pressa, quelque temps après, d'aller avec elle assister à un concert, lui rappelant qu'elle avait reçu de Malte, envoyé par son mari, un joli manteau habillé qu'elle n'avait pas encore porté. Elle refusa d'une façon absolue, déclarant que ne sachant pas si elle n'était point déjà veuve, elle ne fréquenterait aucun lieu mondain jusqu'à ce qu'elle eût reçu des lettres de son mari, d'une date postérieure au 14 novembre.

Le télégramme annonçant le triste sort du capitaine W... arriva à Londres au mois de décembre. Il portait que le capitaine avait été tué devant Lucknow, le 15 novembre.

Cette nouvelle, donnée par un journal de Londres, attira l'attention d'un sollicitor, M. Wilkinson, qui était chargé des affaires du capitaine W... Quand, plus tard, cette personne rencontra la veuve, celle-ci lui dit qu'elle avait été absolument préparée à recevoir cette triste nouvelle ; mais qu'elle était sûre que son mari n'avait pas été tué le 15 novembre, car il lui était apparu dans la nuit du 14 au 15 dudit mois (*).

Le certificat délivré par le Ministre de la guerre, que M. Wilkinson dut se procurer, confirma cependant cette date du télégramme.

Les affaires en restèrent là jusqu'en mars 1858, époque à laquelle la famille du capitaine W... reçut une lettre datée de

(*) La différence de longitude entre Londres et Lucknow est d'environ cinq heures ; trois ou quatre heures du matin à Londres correspondraient par conséquent à huit ou neuf heures à Lucknow. Mais c'est dans l'après-midi et non dans la matinée, comme on le verra dans la suite, que le capitaine W... fut tué. Si par conséquent il était tombé le 15, l'apparition se serait produite plusieurs heures avant l'engagement dans lequel il avait succombé, alors qu'il était encore vivant et bien portant. En fait, il avait été mortellement frappé dix ou douze heures avant l'apparition.

Lucknow, du 15 décembre 1857. Cette lettre l'informait que le capitaine W... avait été tué à la tête de son escadron, devant Lucknow, non pas le 15 novembre, comme l'avaient dit les dépêches, mais le 14 novembre, dans l'après-midi. Le signataire de la lettre était à côté de lui quand il le vit tomber. Un éclat d'obus venait de le frapper et, à partir de ce moment, il ne prononça plus une parole. Il fut enterré à Dilkaoska, et une croix en bois fut érigée sur sa tombe. Les initiales G. W., et la date de sa mort, le 14 novembre 1857, furent gravées sur cette croix.

Le Ministère de la guerre finit par corriger la date, mais un an seulement après la mort. M. Wilkinson ayant eu l'occasion de demander une nouvelle copie du certificat, au mois d'avril 1859, la trouva conçue dans les mêmes termes que la précédente, la date du 14 novembre seulement avait été substituée à celle du 15.

Autre cas encore, certifié par le colonel Wickham et rapporté par sa femme, dans les termes suivants :

« Un mien ami, officier dans les Highlanders, avait été grièvement blessé au genou, à la bataille de Tel-el-Kébir. Sa mère était une de mes grandes amies, et lorsque le vaisseau hôpital le *Carthage* le ramena à Malte, elle m'envoya à bord pour le voir et prendre les dispositions pour l'amener à terre. Lorsque j'arrivai à bord, on me dit qu'il était un des malades les plus gravement atteints, et si grièvement blessé que l'on considérait comme dangereux de le transporter à l'hôpital militaire, et lui, ainsi qu'un autre officier de la Garde noire étaient restés sur le navire. Après bien des instances, nous obtinmes, sa mère et moi, la permission d'aller le visiter et le soigner. Le pauvre ami était si mal que les médecins pensaient qu'il mourrait si l'on tentait une opération et ils ne voulaient pas lui amputer la jambe, opération qui était sa seule chance de salut, et vraiment le seul espoir qu'ils eussent de lui conserver la vie. Sa jambe se gangrenait, mais certaines parties s'éliminaient, et comme il traînait en longueur, tantôt mieux, tantôt plus mal, les médecins commençaient à penser que peut-être il recouvrerait un certain degré de santé, bien qu'il dût rester boiteux toute sa vie et probablement mourir de consommation.

« La nuit du 4 janvier 1886, aucun changement brusque dans son état n'étant prévu, sa mère m'emmena chez elle, pour que je prenne une nuit de repos, car j'étais très souffrante et n'avais pas assez de santé pour supporter d'aussi longues fatigues. Il était tombé pendant quelques heures dans une sorte de léthargie, et le médecin avait dit que se trouvant sous l'influence de la morphine, il dormirait probablement jusqu'au lendemain matin. Je consentis à m'en aller, me proposant d'y retourner au point du jour afin qu'il pût me trouver près de lui à son réveil.

« Vers trois heures du matin, mon fils aîné qui couchait dans ma chambre m'appela en criant : « Maman, maman, voilà M. B. » Je me levai précipitamment : c'était absolument vrai ; la forme de M. B... flottait dans la chambre à peu près à un demi-pied du plancher (0m,15), et il disparut à travers la fenêtre, en me souriant. Il était en toilette de nuit ; mais chose étrange, le pied malade, dont les orteils étaient tombés par la gangrène, était, dans cette apparition, exactement comme l'autre pied.

« Nous l'avons remarqué en même temps, mon fils et moi.

« Une demi-heure après environ, un homme vint me dire que M. B... était mort à trois heures. J'allai alors vers sa mère qui m'en informa. Elle me dit qu'il avait repris une demi-conscience au moment de sa mort, qu'il sentait ma main dans la sienne et qu'il la serrait en même temps que celle de l'ordonnance resté près de lui jusqu'au dernier moment. Je ne me suis jamais pardonné d'être rentrée chez moi cette nuit-là. »

« EUGÉNIE WICKHAM. »

M. Wickham fils, âgé de neuf ans au moment de l'événement, a signé comme il suit :

« Je me souviens que les choses se sont passées comme il est dit ci-dessus.

« EDMOND WICKHAM. »

Le mari de madame Wickham, lieutenant-colonel de l'artillerie royale, écrit qu'il certifie l'exactitude de ce récit.

Ce sont là des faits d'observation. Nous pourrions très facilement les multiplier, mais ce serait dépasser le cadre de cette étude, et puis cent observations identiques aux précédentes n'y ajouteraient rien ou presque rien. La seule question est de savoir si l'on doit admettre des faits de cet ordre. Mais quel est le moyen de s'y refuser ? Douter de la bonne foi, de la véracité des narrateurs ? Nous n'en avons pas le droit, étant donnée leur parfaite honorabilité, et les enquêtes que l'on a pu faire en un grand nombre de cas ayant confirmé de tous points les relations. Traiter ces coïncidences de fortuites et se contenter de les attribuer au hasard est un peu léger et assurément insuffisant. Il y en a trop. Le hasard est parfois extraordinaire, sans doute ; mais s'en contenter n'est pas une solution. Il nous paraît plus sage, plus scientifique de chercher à nous rendre compte de ces phénomènes que de les nier sans examen.

Les expliquer est plus difficile. Comme nous le disions en commençant, nos sens sont imparfaits et trompeurs, et peut-être ne nous révéleront-ils jamais la vraie réalité, ici encore moins qu'ailleurs. Tout ce que nous pouvons déjà penser, par la comparaison des différents faits du même ordre, c'est que le mourant ou le mort ne se transporte pas du tout en présence de l'observateur (nous ne parlons pas du corps, cela va sans dire, mais de l'âme, de l'esprit, du principe psychique), et qu'il y a *action à distance d'un esprit sur un autre*. On peut admettre que chacune de nos pensées est accompagnée d'un mouvement atomique cérébral, et c'est du reste ce qui est admis par les physiologistes. Notre force psychique donne naissance à un mouvement étheré, qui se transmet au loin, comme toutes les vibrations de l'éther, et devient sensible pour les cerveaux en harmonie avec le nôtre. La transformation d'une action psychique en mouvement étheré, et réciproquement, peut être analogue à celle que l'on observe dans le téléphone, où la plaque réceptive, identique à la plaque d'envoi, reconstitue le mouvement sonore. Cette action d'un esprit sur un autre se manifeste par des effets très variés, parfois par la vision complète de l'être, parfois par l'audition d'une voix connue, parfois aussi par des bruits insolites, des apparences de bouleversements de meubles, des phénomènes plus ou moins bizarres. L'esprit agit sur l'esprit, comme dans le cas de la suggestion mentale à distance.

L'action d'un esprit sur un autre, à distance, surtout en des circonstances aussi graves que celles de la mort, et de la mort subite en particulier, n'est pas plus extraordinaire que celle de l'aimant sur le fer, que l'attraction de la lune sur la terre, que le transport de la voix humaine par l'électricité, que la révélation de la constitution chimique d'une étoile par l'analyse de sa lumière, et que toutes les merveilles de la science contemporaine. Seulement elle est d'un ordre plus élevé et peut nous mettre sur la voie de la connaissance psychique de l'être humain.

L'explication ne sera pas la même, sans doute, pour une apparition de *mourant* ou pour une de *mort*. Mais nous ne savons rien là-dessus. Ne nions pas. Observons, analysons, examinons.

Nul ne contestera que ce qui nous intéresse le plus dans toute la création, c'est... avouons-le... c'est nous-mêmes. « Connais-toi toi-même ! » disait Socrate. Depuis des milliers d'années, nous avons appris une immense quantité de choses, excepté celle qui nous intéresse le plus. Il semble que la tendance actuelle de l'esprit humain soit enfin d'obéir à la maxime socratique et de s'étudier lui-même. C'est à ce titre que nous avons voulu présenter ici à nos lecteurs l'une des faces du grand problème, et non l'une des moins curieuses.

CAMILLE FLAMMARION

(Illustrations de Eugène Grasset.)

